

VIE

OBLATE

Autrefois/Formerly ÉTUDES OBLATES

LIFE

JUIN-SEPT. / JUNE-SEPT 1976

**Le caractère marial du charisme  
du Fondateur**

**Oblates and Christians  
in Southern Africa**

**Mgr de Mazenod et Pie IX**

OTTAWA

**SOMMAIRE**  
**TABLE OF CONTENTS**

Maurice Gilbert

*Le caractère marial du charisme du Fondateur*

Canon Trevor Verryn

*The Christian Response in Southern Africa*

Jerome Skhakhane

*The Oblates in Southern Africa*

Henri Verkin

*Le Bx Eugène de Mazenod et Pie IX (2)*

Notes et documents

*Une fuite dramatique*

# Le caractère marial du charisme du Fondateur

Les célébrations entourant la béatification de Mgr de Mazenod, après celles de Rome et de Marseille, se sont déroulées en plusieurs endroits dans le cadre de la fête de l'Immaculée, notre Patronne. En une telle circonstance, l'attention était tout naturellement attirée sur le caractère marial du charisme du Fondateur et sur les orientations qui en découlent pour notre vie oblate actuelle. Cette réflexion nous conduisit à rechercher les facteurs qui ont joué dans l'élaboration de ce charisme, en nous attachant plus spécialement à son aspect marial.

Dans les quelques pages qui suivent nous voudrions refaire cette démarche. Elle pourra aider à mieux connaître et à estimer toujours plus celui que l'Église vient de proposer à notre vénération. Peut-être pourrions-nous y trouver quelques lumières sur la place de Marie dans le charisme de la congrégation.

## I. Le charisme du Fondateur

Disons d'abord ce qu'il convient d'entendre ici par charisme du Fondateur. Pour reprendre les mots du Père Général: "...je m'en tiendrai au sens traditionnel du mot "charisme": un don gratuit de l'Esprit, une grâce accordée à quelqu'un en vue du bien des autres, du bien commun de l'Église. Il est dans la ligne non pas de la sainteté personnelle — même si naturellement il appelle cette sainteté et l'aide à s'épanouir — mais dans la ligne de la mission de l'Église et soumis à son discernement<sup>1</sup>". Le charisme du Fondateur est donc la grâce, la vocation, la mission d'Eugène de Mazenod dans l'Église, selon que par la voix de l'Église et des événements, et plus particulièrement par des lumières et des inspirations intérieures, l'Esprit-Saint lui faisait découvrir les voies de la Providence, ce à quoi il était destiné à servir dans l'Église. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un don transitoire mais d'un don accordé progressivement par le jeu de plusieurs facteurs.

Mgr Jeancard, dans ses *Mélanges historiques*, a une page magnifique à ce sujet:

L'évangélisation des pauvres est l'idée originelle et primordiale qui, en se développant dans le laps du temps, a donné naissance à la Congrégation. Je ne saurais dire toutefois que la pensée de la fondation de la Congrégation était préconçue et nettement définie dans l'esprit de M. de Mazenod, quand il a été ordonné prêtre: je crois, au contraire, que comme presque tous les saints personnages dont Dieu s'est servi pour être les instruments de ses desseins, le fondateur des Oblats a été loin de connaître, en mettant la main à l'oeuvre, toute l'étendue de sa mission. Il n'a point exécuté un vaste plan formé à priori dans toutes ses parties. Le plan dont il a été l'ouvrier venait de plus haut qu'une conception purement humaine. Il lui était inspiré, et en quelque sorte révélé à mesure que les circonstances ouvraient à son zèle un nouvel horizon. Le Seigneur, qui le conduisait, ne lui laissait voir que ce qu'il avait à faire dans la conjoncture du moment, et il récompensait son ardent amour de l'Église et son dévouement pour le salut des âmes, en lui découvrant à point l'espace qu'il avait à parcourir pour faire un nouveau progrès vers le complément de l'oeuvre qui lui était dévolue. [...] C'est toujours la même idée, celle du salut des pauvres et des délaissés, qui préside à tous les développements. C'est l'idée mère, l'idée immuable qui se reproduit dans toute sa fécondité, chaque fois qu'une voix du ciel dit au pieux fondateur: "Allez plus avant"<sup>2</sup>.

Ainsi donc l'action de l'Esprit-Saint est la véritable source du charisme, mais elle s'exerce de différentes façons: par les personnes, les événements, toutes sortes de grâces intérieures et même de véritables expériences mystiques. Ces dernières constituent des moments forts de l'élaboration du charisme. Dieu, en effet, semble parfois agir plus directement sur l'âme et la vie d'Eugène de Mazenod. L'exemple typique est cette grâce du Vendredi Saint de 1807 (?) qu'il appelle lui-même sa "conversion". Nous y reviendrons. Mais elle n'est pas la seule, même si les historiens et les biographes n'ont guère osé pénétrer ce sanctuaire intime de l'âme d'Eugène de Mazenod.

Certaines de ces grâces mystiques semblent plutôt relever de sa vie intérieure, non cependant

sans relation au charisme de cet apôtre dont la belle unité de vie s'est faite autour de sa fidélité à l'Esprit. Ainsi ces sortes d'extases qu'il éprouva dans ses adorations du T. S. Sacrement, spécialement lors de la visite des églises où se tenaient les "Quarante Heures": "Une heure durant, écrit Mgr Leflon — qu'on ne taxera pas de sentimentalisme, — une heure durant, il restait à genoux, tellement pénétré de la présence divine qu'il tombait dans des extases d'où on ne pouvait le tirer. Les témoignages reçus à ce sujet ne permettent pas de douter que Dieu l'ait parfois gratifié publiquement d'états mystiques authentiques"<sup>3</sup>.

Parmi ces faveurs spirituelles, d'autres se rattachent directement à l'exercice de son charisme. Il y aurait lieu ici de considérer le sentiment mystique de paternité spirituelle qu'il éprouvait dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, surtout dans l'ordination de ses prêtres<sup>4</sup>. Ces touches d'En-haut sont également très sensibles dans ses intuitions missionnaires à caractère véritablement prophétique. Nous connaissons tous les paroles qu'il adressa aux premiers Oblats partant pour le Canada: "Vous êtes chargés d'implanter [la Congrégation] dans ces vastes régions, car Montréal n'est peut-être que la porte qui introduira la famille à la conquête des âmes de plusieurs pays... Mais je devance les temps par la pensée: je ne suis point prophète, j'ai pourtant toujours été l'homme des désirs et quelques-uns de mes vœux ont été exaucés et se sont accomplis<sup>5</sup>." Il avait vu juste.

On pourrait rappeler pareillement comment à mille lieues de distance et sans jamais y avoir mis le pied, dans un regard prophétique, il voyait Bytown l'humble poste de chantier d'alors, comme "une ville toute d'avenirs"<sup>6</sup>, elle qui est devenue non seulement la capitale du Canada, mais aussi un des centres oblats les plus florissants qui compta, à un certain moment, quelque 500 Oblats dans la région. Un phénomène semblable serait à signaler pour les missions de l'Afrique du Sud lorsque, malgré les échecs du début, il inculqua à ses missionnaires la certitude qu'un jour il y aurait une "explosion de grâce"<sup>7</sup>, comme s'il entrevoyait la belle moisson que ses Oblats allaient cueillir au Lesotho et dans les autres pays du Sud de l'Afrique.

Enfin, et plus importantes à étudier sont les grâces mystiques qui non seulement assistent l'exercice du charisme, mais en sont la source. C'est ici qu'il faut revenir à la grâce du Vendredi Saint 1807, sa "conversion". Les faits sont connus de tous<sup>8</sup>. Disons seulement que le charisme propre d'Eugène de Mazenod vient en substance de cette rencontre avec le Christ, qui donne l'orientation définitive de sa vie. Cette vision du prix du sang du Sauveur le conduisit progressivement à se livrer au Christ pour collaborer à son œuvre, afin de ne pas rendre inutile l'effusion de ce sang divin, puis à fonder une Congrégation d'apôtres qui partagent le même idéal et l'aident à le réaliser. Coopérateurs du Sauveur, le Fondateur et ses Oblats veulent marcher "sur les traces des premiers apôtres". "La fin de notre institut, écrit le P. de Mazenod, est la même qu'a eue en vue le Fils de Dieu en venant sur terre<sup>9</sup>". Toutes les activités de son apostolat et les formes de son ministère s'expliquent par là, toutes les autres caractéristiques de sa physionomie spirituelle découlent de cette intuition centrale comme de source: son zèle pour les âmes, surtout les pauvres et les abandonnés, son amour de l'Église, sa piété eucharistique, sa dévotion mariale, etc.

Nous ne voulons pas laisser entendre par là qu'aucun événement extérieur ni aucune grâce intérieure ne soient venus éclairer et développer ces aspects de sa vie spirituelle et apostolique et, pour ainsi dire, compléter la formule de son charisme. Au contraire, il est certain, par exemple, que la situation déplorable de l'Église en France après la Révolution lui fit comprendre la nécessité de secourir cette "Épouse du Christ", comme il dit, "Ce bel héritage qu'il s'est acquis au prix de son sang", là où elle était le plus en souffrance: les pauvres et les abandonnés.

Il en fut ainsi également de sa dévotion mariale, sur laquelle nous allons nous attarder un peu maintenant. Quelle place Marie occupe-t-elle dans le charisme d'Eugène de Mazenod?

## II. La place de Marie dans le charisme du Fondateur

Notre propos n'est pas de refaire ici l'histoire de la dévotion mariale d'Eugène de Mazenod. Le P. F. Jetté a publié sur ce sujet une étude complète, presque exhaustive<sup>10</sup>. Elle révèle une profonde piété mariale qui remonte à la direction spirituelle et au programme de vie que lui traça à Venise Don Bartolo Zinelli.

Quant à la période de son Séminaire à Paris, il nous faudrait une étude sur l'influence qu'ont pu avoir sur lui les congrégations mariales des Jésuites (anciens Jésuites, Pères de la Foi, etc.). Il se peut qu'elles aient joué dans l'inspiration de fonder, dès ses premières années de sacerdoce, une Association de la Jeune chrétienne d'Aix sous le patronage de Marie Immaculée. Les statuts et les minutes des assemblées de cette association montrent très bien que ce patronage de Marie n'était pas qu'un titre: la Vierge occupe une place centrale dans la spiritualité de l'œuvre<sup>11</sup>.. Remarquons qu'il ne s'agissait pas d'une congrégation fondée dans le but de répandre la dévotion mariale, mais d'un organisme visant à protéger et à former les jeunes et à préparer ainsi de vrais chrétiens à l'Église de ce temps. (On retrouvera plus loin la même orientation...)

C'est dans le contexte de cette activité apostolique auprès des jeunes que se situe un fait qui semble comporter une grâce d'ordre mystique et dans la ligne de la dévotion mariale. En voici le récit d'après le P. Rambert; on excusera la longueur de cette citation, mais elle nous révèle une grâce qui fut sinon le point tournant de la dévotion mariale du Fondateur, du moins un moment fort qui laissa discrètement sa marque et peut-être influa inconsciemment plus tard sur le choix du nom d'Oblats de Marie Immaculée.

"Le soir du 15 août 1822, après avoir béni solennellement la statue de la Vierge Immaculée, qui se voit encore dans le chœur de l'église de la Mission, et avoir excité ses jeunes congréganistes à une confiance sans bornes dans cette Mère de miséricorde, le P. de Mazenod écrivait au P. Tempier, son père spirituel:

L'office vient de finir, très cher et très bon frère; le silence règne dans la maison, il n'est troublé que par le son d'une cloche lointaine, qui annonce le départ de la grande procession. Content des hommages sincères que nous venons de rendre à notre bonne Mère, au pied de la belle statue que nous avons élevée à sa mémoire au milieu de notre église, je laisse à d'autres le soin de l'honorer, par la pompe extérieure d'un cortège qui n'offrirait rien à ma piété peut-être trop exigeante. Ce temps doit être employé à m'entretenir avec vous, mon cher ami, dans les douces effusions de nos cœurs. Que ne puis-je vous communiquer tout ce que j'ai éprouvé de consolation dans ce beau jour consacré à Marie, notre Reine! Je n'avais pas senti depuis longtemps tant de bonheur à parler de ses grandeurs et à exciter les chrétiens à mettre en elle toute leur confiance, comme ce matin à l'instruction de la congrégation. J'ai l'espoir d'avoir été compris, et ce soir j'ai cru m'apercevoir que tous les fidèles qui fréquentent notre église, ont partagé la ferveur que nous inspirait la vue de l'image de la sainte Vierge, et plus encore les grâces qu'elle nous obtenait de son divin Fils, tandis que nous l'invoquions, j'ose dire, avec tant d'affection, puisqu'elle est notre Mère. Je crois lui devoir aussi un sentiment particulier que j'ai éprouvé aujourd'hui, je ne dis pas précisément plus que jamais, mais plus certainement qu'à l'ordinaire. Je ne le définirai pas bien, puisqu'il renferme plusieurs choses qui se rapportent pourtant toutes à un seul objet, notre chère société. Il me semblait voir, toucher du doigt, qu'elle renfermait le germe de très grandes vertus, qu'elle pourrait opérer un bien infini. Je la trouvais bonne, tout me plaisait en elle: je chérisais ses règles, ses statuts; son ministère me paraissait sublime, comme il l'est en effet. Je trouvais dans son sein des moyens de salut assurés, infaillibles même, de la manière qu'ils se présentaient à moi. Un seul sujet de douleur venait tempérer et presque amortir entièrement la joie à laquelle je me serais volontiers laissé transporter, c'était moi. Je me suis vu le seul et véritable obstacle au plus grand bien qui pourrait s'opérer; mais je n'aperçois qu'en gros ce que j'aurais à faire pour être plus utile à la société et à l'Église. La conclusion était qu'avec plus de vertus, j'aurais plus de lumières et plus d'habileté pour surmonter ces obstacles; ils étaient présents à ma vue...

Et le P. Rambert d'ajouter: "Le vénérable supérieur se trompait; Marie Immaculée, touchée de la pureté et de l'élévation de ses désirs, satisfaite de son zèle à la servir et à la faire aimer, l'adoptait en ce jour, lui et les siens, pour les enfants privilégiés de son cœur, pour ses oblats<sup>12</sup>."

Il y a, semble-t-il, un certain rapprochement à établir entre la grâce du Vendredi Saint qui projette Eugène de Mazenod sur le Christ et en fait son coopérateur, et cette faveur du 15 août 1822 qui lui révèle le rôle de Marie dans cette vocation. Remarquons bien que celle-ci ne change pas le projet apostolique du jeune Fondateur, mais vient confirmer son charisme et cela par l'intervention de Marie. Marie, l'associée privilégiée du Sauveur, se fait l'associée du coopérateur du Sauveur. Elle joue auprès d'Eugène de Mazenod le rôle, proportion gardée, qui est le sien auprès du Sauveur. Certains, dit le P. Bernard, vont à Jésus par Marie, d'autres vont à Marie par

Jésus<sup>13</sup>. Eugène de Mazenod semble être de ceux-ci: c'est par le Christ-Sauveur qu'il découvre la beauté et le rôle de Marie, la Mère de miséricorde, celle avec qui il réalisera son rêve apostolique, son charisme de fondateur.

Cette intuition surnaturelle fut confirmée trois ou quatre ans plus tard lorsque Rome approuva l'institut sous le titre de congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Voilà, semble-t-il, le point tournant. Mais encore une fois, ce titre ne change rien au charisme fondamental du Fondateur: "Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt?... Nous faisons tort à notre Mère, à notre Reine, à celle qui nous protège et qui doit nous obtenir toutes les grâces dont son divin Fils l'a faite dispensatrice<sup>14</sup>". Donc, ce qui était demeure, mais est explicité. Une prise de conscience nouvelle s'ensuit qui oriente la vie et l'action apostolique du Fondateur.

Surtout que conséquemment à cette dénomination, la lettre apostolique d'approbation de Léon XII confie officiellement à la Congrégation la mission de "ramener dans le sein de la miséricorde de Marie les hommes que Jésus-Christ du haut de la Croix voulut lui donner pour enfants<sup>15</sup>".

La suite vécue de ce mandat conduit providentiellement les Oblats à la desserte de nombreux et grands sanctuaires de la Vierge. Le Fondateur est émerveillé des voies de la Providence. Voici, par exemple, ce qu'il écrit après l'acceptation du sanctuaire de N.D. de l'Osier: "Ainsi la Congrégation est placée à l'Osier précisément selon l'esprit de son institut pour évangéliser les âmes les plus abandonnées de ce vaste diocèse et pour contribuer de tout son pouvoir à relever la gloire de la Sainte Vierge en donnant une meilleure direction à la dévotion des fidèles envers cette Mère de tous les chrétiens, notre bien-aimée Patronne. Et voilà comment, par une disposition admirable de la Providence, la Congrégation accomplit ses grandes destinées, la double mission qu'elle a reçue du Chef suprême de l'Église exprimée dans les lettres apostoliques de son institution<sup>16</sup>".

A ce moment, le charisme du Fondateur était parvenu à sa forme complète. La définition du dogme de l'Immaculée Conception viendra comme un couronnement l'actualiser en lui conférant une dimension encore plus universelle.

### **III. Quelques réflexions pour notre vie oblate**

Il y a sans doute une distinction à établir entre le charisme personnel d'Eugène de Mazenod et celui qu'en tant que fondateur il reçut mission de transmettre à sa postérité spirituelle, la Congrégation. On sait combien fortement le P. de Mazenod a revendiqué son autorité sur la formation et la transmission de l'esprit de la Congrégation<sup>17</sup>. Il devient ainsi instrument de l'Esprit pour communiquer à ses fils un véritable charisme, c'est-à-dire, ici encore, une vocation, une mission dans l'Église et les secours particuliers requis pour s'en acquitter dignement<sup>18</sup>.

Cette vocation oblate consiste essentiellement à reproduire le Christ-Sauveur. "Tout est là", disait le Fondateur<sup>19</sup>. Or le Christ est le grand missionnaire de la miséricorde divine: "Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres". C'est lui que l'Oblat doit prolonger dans le monde de son temps. En un sens, sa mission a l'amplitude et les caractères de celle du Christ. Elle vise l'Église comme telle à établir ou à rétablir dans sa réalité vivante<sup>20</sup>, elle applique sa mobilité à courir aux besoins les plus urgents, surtout en prêchant l'Évangile aux âmes les plus abandonnées. "Répondant à l'appel du Christ, sous la conduite de Marie, les membres de cette congrégation apostolique se veulent serviteurs de l'Église", nous disent les Constitutions<sup>21</sup>.

Comme chez le Fondateur, le charisme oblat en entier doit se vivre "sous la conduite de Marie". La dévotion mariale est intégrée à la mission de coopérateur du Sauveur. Peu importe le champ d'apostolat où l'oblat se dévoue, le ministère et le travail qui lui sont confiés, un Oblat accomplit tout en union avec Marie.

Aussi pour le P. de Mazenod, — et ici je cite les conclusions de l'étude du P. Jetté, — devenir Oblat, c'est en quelque sorte s'incorporer à Marie pour engendrer avec elle Jésus dans les âmes,

entrer dans sa troupe d'élite pour lutter avec elle contre l'empire de Satan, être constitués les ministres de ses miséricordes, etc.: ce sont là les expressions mêmes du Fondateur. Voilà pourquoi il exhorte ses Oblats à imiter le désir qu'a Marie de coopérer à la rédemption, à lui confier toutes leurs entreprises apostoliques, à lui consacrer leurs maisons, à attendre de son intercession tous les secours nécessaires à leur ministère, à espérer recevoir d'elle de nombreuses recrues, à lui attribuer enfin tous leurs succès apostoliques<sup>22</sup>.

La place de Marie dans notre idéal est plus qu'une fin particulière à réaliser; elle est l'atmosphère en laquelle s'accomplit toute notre vie, la tournure concrète et psychologique de toutes nos activités: ce qui confère à notre institut sa physionomie propre, qui est éminemment mariale.

La question qui se pose, c'est de savoir comment vivre ce caractère marial du charisme oblat à l'heure actuelle. Car, chez nous comme dans l'Église en général, on constate dans la dévotion mariale un certain désarroi; la récente exhortation apostolique *Marialis Cultus* parle de "malaise", de "désaffection"<sup>23</sup>.

Que faire donc pour amorcer le renouveau de notre piété mariale oblate? Il faut, semble-t-il, opérer un retour à l'essentiel de la foi chrétienne vécue dans le contexte d'un christianisme adulte et moderne. L'Église elle-même nous y invite dans *Marialis Cultus*:

Toutefois, on le sait, la vénération des fidèles pour la Mère de Dieu a revêtu des formes multiples selon les circonstances de temps et de lieu, la sensibilité des peuples et leurs différentes traditions culturelles. Il s'ensuit que les formes d'expression de cette piété, sujettes à l'usure des siècles, ont grandement besoin d'être renouées pour que soient remplacés leurs éléments caducs, mis en valeur ceux qui ont passé l'épreuve du temps, et que l'on y incorpore les données doctrinales acquises par la réflexion théologique et proposée par le Magistère ecclésiastique. Ceci montre la nécessité pour les Conférences épiscopales, les Églises locales, les familles religieuses et les communautés de fidèles, de favoriser une activité créatrice authentique et de procéder en même temps à une révision diligente des exercices de piété envers la Vierge; révision que Nous voudrions respectueuse de la saine tradition et ouverte à l'accueil des requêtes légitimes des hommes de notre temps<sup>24</sup>.

Pour accomplir chez nous cette révision dans le respect du passé, il faut d'abord un retour au Fondateur, en retenant les éléments essentiels et permanents de sa piété mariale, quitte à les traduire en des formes nouvelles. Le fond de la pensée du P. de Mazenod sur ce point — nous en avons plus haut décrit la genèse — pourrait s'exprimer en cette formule bien simple: voir et aimer Marie comme Dieu la voit et l'aime. C'est un "regard de foi à la lumière de la Parole", selon l'expression des Constitutions, qui lui fait découvrir la place unique qu'occupe Marie dans l'économie du salut.

On entrevoit les richesses de contemplation et de vie qu'une telle vue de foi entraîne. Le renouveau doit partir de cette motivation intérieure, de cette vision globale du plan divin et du rôle particulier que Marie y joue<sup>25</sup>.

Une telle dévotion est de nature à sauvegarder parfaitement, en accord avec la recommandation de *Marialis Cultus*, "l'aspect trinitaire, christologique et ecclésial du culte de la Vierge"<sup>26</sup>.

De plus, elle correspond à une mentalité d'adulte et d'homme apostolique. A une époque où chacun veut vivre d'authenticité, il se peut que certains ressentent un déséquilibre s'introduire entre leur piété mariale et l'évolution de leur personnalité. On a conservé sa piété d'enfant envers Marie; si louable soit-elle, elle risque de ne plus répondre aux exigences d'une mentalité d'adulte et de ne pas s'insérer parfaitement dans un agir d'homme apostolique. D'où le danger de négliger et même d'abandonner progressivement toute vraie dévotion mariale personnelle.

A chacun de découvrir les formes d'expression qui lui conviennent pour alimenter et traduire au dehors sa piété envers la Vierge. Plusieurs des formules anciennes de prières peuvent être retenues et remises en valeur. Ainsi, par exemple, en plus du Rosaire et de l'Angelus que recommande le pape dans *Marialis Cultus*, l'*O Jesu vivens in Maria*, surtout le *Tota pulchra es* si cher au Fondateur et à la tradition oblate. De même, bien des exercices, comme la visite traditionnelle à la Sainte Vierge, peuvent, libérés des contraintes d'une réglementation, prendre une

tournure toute personnelle et servir de tremplin pour faire monter vers Dieu les préoccupations d'un cœur d'apôtre.

Mais le problème se situe davantage au plan des manifestations ou pratiques communautaires. Les premières responsables en ce domaine sont, il va sans dire, les communautés locales elles-mêmes<sup>27</sup>. On ne doit plus tout attendre de directives venant d'en-haut ou de prescriptions d'un "manuel de prières". D'ailleurs, ces expressions communautaires de dévotion envers Marie ne doivent pas être nécessairement les mêmes en toutes les parties de la Congrégation, ni même en toutes les maisons. Ici, plus encore qu'en liturgie, il convient de respecter les conditions de personnes et de lieux. Il serait cependant souhaitable que ces expériences locales soient communiquées aux autres au bénéfice de tous.

L'exhortation *Marialis Cultus* demeure un guide précieux en cette recherche. Elle indique quatre orientations à retrouver dans ce renouveau: biblique, liturgique, œcuménique, anthropologique<sup>28</sup>.

La dévotion mariale oblate, telle qu'elle a été décrite plus haut, est profondément biblique en son fond et conforme à cette directive<sup>29</sup>. On devra conserver ou introduire cette empreinte biblique même dans les formes d'expression: ce qui a souvent fait défaut dans le passé.

Il faudra aussi que cette orientation biblique fasse découvrir et mettre en relief ce qu'on pourrait appeler le vécu existentiel de Marie: ce qui n'était guère dans les préoccupations et le mode de penser du Fondateur et des hommes de son temps. Le Concile Vatican II a judicieusement fait remarquer qu'à l'heure actuelle "le genre humain passe d'une notion plutôt statique de l'ordre des choses à une conception plus dynamique et évolutive: de là naît, immense, une problématique nouvelle<sup>30</sup>". Cette insistance a engendré de nouveaux centres d'intérêt. On s'attachera plus, par exemple, à scruter la personne du Christ dans son mystère pascal que dans celui de son union hypostatique. Ce déplacement d'intérêt a entraîné un certain abandon des recherches en théologie mariale: ce qui touche déjà un aspect de la dévotion envers Marie. Peut-être ce phénomène va-t-il plus loin encore et cause-t-il une certaine indifférence vis-à-vis des fêtes et des pratiques de piété qui visent à exalter l'être et les privilèges de Marie. On devra s'arrêter davantage à l'aspect humain de Marie, aux actes de sa vie tels que présentés dans l'Évangile, par lesquels elle apparaît comme l'humble servante du Seigneur, la priante, la femme forte, prise dans le quotidien, le modèle de notre foi, en d'autres termes Marie vue de notre côté vis-à-vis de Dieu plutôt que du côté de Dieu vis-à-vis de nous, "afin, comme dit *Marialis Cultus*, de rendre plus vivant et plus intelligible le lien qui nous unit à la Mère du Christ et notre Mère dans la communion des saints<sup>31</sup>". Cette dimension a d'ailleurs été introduite dans la rédaction nouvelle des Constitutions: "En Marie Immaculée, fidèle servante du Seigneur, il trouvera pour sa vie le parfait modèle de réponse à Dieu...<sup>32</sup>".

L'Église au concile Vatican II a opéré ce qu'on a appelé une "recentration sur le Christ", ou, comme l'a dit Paul VI: "une découverte renouvelée du lien vital qui l'unit au Christ<sup>33</sup>". Dans ce contexte, elle a "dénoncé certaines déviations"<sup>34</sup> de la piété populaire envers Marie, abus souvent par trop réels qui nuisent à un sain équilibre de la vie chrétienne<sup>35</sup>. Mais ce souffle purificateur risque de tout balayer, même chez nous, et d'emporter, avec les fausses manifestations, les vraies formes de piété mariale. La réforme liturgique, commencée avant le concile, s'est faite en grande partie à la lumière de celui-ci et de cette "recentration sur le Christ". Le calendrier liturgique a été grandement simplifié. On l'a réorganisé autour des fêtes du Seigneur, alors que les fêtes des saints et même de Marie sont passées, comme il se doit, au deuxième plan. Mais cette admirable réforme peut, elle aussi, être mal comprise et conduire à une sorte de panliturgisme qui risque de faire disparaître des formes très valables de piété, spécialement de piété mariale. C'est précisément pour obvier à ce danger que le pape publiait récemment l'exhortation "*Marialis Cultus*". Ainsi donc, tant à l'intérieur de nos communautés que dans nos églises et sanctuaires, tout en créant des manifestations nouvelles et adaptées de culte marial, il faudra sauvegarder cette primauté de la liturgie. D'ailleurs la piété mariale oblate doit être une "contemplation de Marie



dans les mystères du Christ", selon l'expression des Constitutions<sup>36</sup> et elle conduit normalement à la liturgie et se modèle sur elle.

Ainsi, par exemple, au lieu de célébrer le mois de Marie en mai, parce que c'est "le mois le plus beau", le printemps, les fleurs, la vie, — ce qui n'est vrai d'ailleurs que pour certaines régions de l'hémisphère boréal et non pour le reste du globe, — on choisirait, comme en certains pays, le mois de décembre qui coïncide avec l'Avent où la liturgie nous fait vivre avec Marie l'attente du Sauveur.

Mgr de Mazenod entrerait volontiers dans ce mouvement. Comme on l'a déjà noté: "Notre vénéré Fondateur sent le besoin de mettre très explicitement cette dévotion [mariale] en rapport avec les autres éléments de la vie chrétienne et à en mesurer avec beaucoup de délicatesse sur les exigences de celle-ci, les démonstrations extérieures<sup>37</sup>".

Au temps du Fondateur et en son milieu, le problème de l'œcuménisme ne se posait pas comme dans l'Église d'aujourd'hui. Aussi la mise en œuvre du charisme oblat à l'heure actuelle comporte-t-elle une attention nouvelle à cet aspect œcuménique du culte marial. Dans la prédication et les formules de prière, il faut éviter des expressions ou des slogans ("Par vos trois Ave vous serez sauvés") qui pourraient être bien compris dans un milieu sympathique et instruit des choses de la foi, mais qui risquent aujourd'hui de choquer et d'être mal interprétés, surtout par nos "frères séparés".

Enfin, en quatrième lieu, l'exhortation pontificale parle d'une orientation anthropologique à donner au culte marial. Pour promouvoir une dévotion mariale vivante, celle-ci doit évidemment coller à la vie. Or, la vie a bien changé depuis le temps du Fondateur, le statut de la femme a évolué, et si Marie doit garder sa signification, il faut la voir dans le contexte de notre temps. Ce qui impose à l'apôtre de Marie le devoir de se renseigner, de s'adapter, de se renouveler sans cesse, de connaître et d'aimer non seulement Marie mais aussi son temps.

C'est ainsi qu'au lieu d'imiter "l'attitude de certaines personnes... qui, dépréciant a priori les exercices de piété..., les abandonnent et créent un vide qu'elles ne songent pas à combler"<sup>38</sup>, il convient "de favoriser une activité créatrice authentique"<sup>39</sup>. Le danger est réel, en effet, de laisser tomber les formes désuètes de piété sans qu'une foi, qui devrait être vivante et opérante, fasse trouver ce qui doit les remplacer.

C'est le défi posé à notre génération pour vivre le caractère marial du charisme oblat dans le monde nouveau qui s'instaure à notre époque.

Ce qui ressort surtout d'une mise en parallèle du caractère marial du charisme d'Eugène de Mazenod avec les orientations tracées par les derniers documents pontificaux, c'est l'allure définitivement moderne et actuelle de la conception mazenodienne. Bien sûr, le langage du bienheureux de Mazenod est celui de son époque et certaines formes d'expression extérieure de son esprit marial appartiennent au 19<sup>e</sup> siècle plus qu'au 20<sup>e</sup> siècle. Toutefois, la primauté de la mission salvatrice du Christ a toujours dominé chez lui et situé le rôle de la Vierge. En y regardant de près, il n'est jamais venu à l'idée du Fondateur de considérer la Vierge Marie en dehors du mystère du Christ et de l'Église.

Notre façon de voir les choses en cette seconde partie du 20<sup>e</sup> siècle n'aurait pas semblé étrangère à Eugène de Mazenod. Le chapitre sept de la constitution dogmatique de Vatican II sur glise, "La bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Église", lui aurait tellement paru comme allant de soi qu'il se serait retrouvé entièrement lui-même dans nombre de formulations<sup>40</sup> et, en compagnie des autres Pères du Concile, il aurait apposé sa signature au document, avec la joie et l'enthousiasme qu'on lui connaît. Il serait trop long de tout relever ici ce qui a un ton nettement mazenodien dans le document du Concile; remarquons simplement comme un écho de la préface des Règles dans la déclaration d'intention des Pères du Concile:

Aussi, présentant la doctrine de l'Église en laquelle le divin Rédempteur opère notre salut, le saint Concile se propose de mettre avec soin en lumière, d'une part le rôle de la bienheureuse Vierge dans le mystère du Verbe incarné et du Corps mystique, et d'autre part les devoirs des hommes rachetés envers la Mère de Dieu, Mère du Christ, Mère des hommes<sup>41</sup>.

Maurice GILBERT, O.M.I.

## Notes:

- 1 Fernand JETTÉ, *Le charisme oblat, hier et aujourd'hui*, Ms., avril 1975, P. 1.
- 2 Mgr JEANCARD, *Mélanges historiques...*, Tours, 1872, p. 70-72.
- 3 Mgr Jean LEFLON, *Eugène de Mazenod*, t. III, p. 790.
- 4 IDEM, *ibid.*, p. 490-491.
- 5 Lettre au P. Honorat, 9 octobre 1841, citée dans H. CHARBONNEAU, *Mon nom est Eugène de Mazenod*, Montréal, 1975, p. 149-150.
- 6 Lettre au P. Honorat, 1er mars 1844, citée *ibid.*, p. 150, note 10.
- 7 LEFLON, *op. cit.*, t. III, p. 705.
- 8 Cf. Joseph MORABITO, "Je serai prêtre", dans *Etudes Oblates*, 13 (1954), p. 54-60; Joseph PIELORZ, *La vie spirituelle de Mar de Mazenod*, Ottawa, Ed. des Etudes Oblates, p. 125-140.
- 9 Circulaire du 8 octobre 1831.
- 10 Fernand JETTÉ, "Essai sur le caractère marial de notre spiritualité. I. Chez le Fondateur", dans *Etudes Oblates*, 7 (1948), p. 13-45.
- 11 Cf. Emilien LAMIRANDE, "Les Règlements de la Congrégation de la Jeunesse chrétienne d'Aix et nos saintes Règles", dans *Etudes Oblates*, 15 (1956), p. 17-33.
- 12 Toussaint RAMBERT, *Vie de Mer de Mazenod*, t. I, p. 352-353.
- 13 "On dit couramment, et c'est bien vrai, que beaucoup d'âmes vont à Jésus par Marie. Mais c'est peut-être une vérité plus haute encore de penser que beaucoup viennent à Marie par Jésus. Une certaine intelligence de la maternité de grâce n'est possible que si l'on a assez profondément compris Jésus-Christ", R. BERNARD, *Le mystère de Marie*, (1954), p. 14.
- 14 Lettre au P. Tempier, 22 décembre 1825, citée dans H. CHARBONNEAU, *op. cit.*, p. 121.
- 15 Cf. *Constitutions et Règles*, [éd. fr.](#) (1930), p. 193. Il est à noter que des événements douloureux, comme le décès de jeunes Oblats, permettent au P. de Mazenod d'approfondir sa dévotion envers la T.S. Vierge et, comme il le dit lui-même, d'en découvrir de nouveaux aspects: "...et moi je suis à méditer sur les souffrances de la sainte Vierge, au pied de la croix, dont jusqu'à ce jour je n'avais eu qu'une idée bien imparfaite", lettre au P. Courtès, 30 janvier 1829, citée dans JEANCARD, *op. cit.*, p. 395. Voir aussi lettre au même, 22 juillet 1828, *ibid.*, p. 392-393.
- 16 Acte de visite de N.D. de l'Osier, 1835.
- 17 Dans une lettre au P. Tempier, visiteur canonique au Canada, le 24 juin 1851, il remarque "ce qu'il y a de ridicule, d'absurde, de désordonné de prétendre du vivant du fondateur entendre autrement que lui l'esprit et la direction de la Société", citée dans YENVEUX, *Les saintes Règles*, Ms. t. V, 243.
- 18 Le charisme est sans doute un don personnel. La congrégation comme telle n'est pas sujet de charisme: d'ailleurs elle n'existe pas en dehors de ses membres. Mais chaque membre reçoit la vocation oblate, un charisme qui est commun à tous.
- 19 Circulaire du 2 août 1853, dans *Circulaires administratives*, t. I, p. 125.
- 20 *Constitutions et Règles*, a. 3.
- 21 *Ibid.*, a. 2.
- 22 Art. cit., dans *Etudes Oblates*, 7 (1948), p. 4043.
- 23 No 34.
- 24 No 24.
- 25 Cf. Léo DESCHÂTELETS, "Notre vocation et notre vie d'union intime avec Marie Immaculée", circ. 191, dans *Circ. adm.*, t. V, p. 298-388.
- 26 Nos 25-28.
- 27 Cf. *Marialis Cultus*, No 31.
- 28 Nos 29-39.
- 29 Comparez avec Concile Vatican II, Constitution dogmatique sur l'Eglise *Lumen Gentium*, Nos 55 et suiv.
- 30 Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, No 5, 3.
- 31 No 29.

32 A. 61.

33 Encyclique *Ecclesiam Suam*, 6 août 1964, cf. *Documentation catholique*, LXI (1964), col. 1067.

34 *Marialis Cultus*, No 38.

35 *Lumen Gentium*, No 67. Cf. René LAURENTIN, *La question mariale*, Paris, Seuil, 1963.

36 A. 61.

37 Emilien LAMIRANDE, "Note sur l'orientation profonde de la dévotion mariale chez notre vénéré Fondateur", dans *Etudes Oblates*, 16 (1957), p. 67.

38 *Marialis Cultus*, No 31.

39 *Ibid.*, No 24.

40 En voici quelques exemples: "Elle [Marie] occupe la première place parmi ces humbles et ces pauvres du Seigneur qui reçoivent de lui le Salut" *Lumen Gentium*, No 55; "Cette union de la Mère avec son Fils dans l'œuvre du salut...", *LG*, No 57; "La bienheureuse Vierge... fut sur la terre, en vertu d'une disposition de la Providence divine, la vénérable Mère du Rédempteur, généreusement associée à son oeuvre à un titre absolument unique", *LG*, No 61.

41 *Lumen Gentium*, No 54.

## **The Christian Response in Southern Africa**

I have been asked to sketch the sociological background of Southern Africa, and to offer a few suggestions as to the Christian response in this situation.

Fr. Jerome Skhakane will deal with the History of the Oblate Congregation and its work in Southern Africa. I hope he will forgive me if today I stay into the field of history. I do not wish to say anything about the Oblates on this point, but I can see no way of handling my subject without mentioning several historical events which have had a great formative effect on the situation of Southern Africa, to which we have to make our evangelical response.

During the 1820's disaster struck many of the inhabitants of Southern Africa, particularly the Sotho peoples on the high plateau between the Drakensberg, the Kalahari and the Limpopo.

There were times of chaos and suffering, still referred by the Sotho as LIFAQANE (forced migrations). The turmoil was caused by the rise of the Zulu nation under Shaka, and the immediate agents of destruction were three Nguni bands, fugitives from his wrath: the Hlubi, led by Mpangazita, the Ngwane led by Matiwane and the Ndebele led by Mzilikazi. The latter operated mainly north of the Vaal river, while the other two terrorized the Southern sector.

For a decade and a half the interior plateau was the scene of apocalyptic horror, from which few escaped. Soon secondary bands were spawned, as fragments of Sotho clans grouped together for protection, and themselves took to marauding as food supplies vanished. Cannibalism made an appearance, and rapidly became widespread.

The impact of the Lifaqane reached to the northern shores of Lake Malawi, where the Zulu-speaking descendants of one fugitive band live to this day. They chose one of the only three options open to those who sought safety from the night of the Shaka — vast distance. The other possibilities were high ground, and European protection.

The Transvaal Sotho-the-Peli defended themselves with difficulty, but ultimately with success, because they held high ground. The Venda, further north, also found safety in the Zoutpansburg mountains, leaving Mzilikazi to strike North over the Limpopo with his Ndebele, and Shoshangane subjugated various independent tribes such as the Ronga, Tswa, Hlengwo and Tsonga. The latter had lived on the fringes of Pedi and Venda territory, and part of Mocambique. They were bundled down to the coastal belt by Shoshangane's forward risk, but gradually fragments of their clans drifted back into the Transvaal.

Moshoeshoe was another. He rescued his people from extermination by the tactical advantage of his high ground. From Butha-Buthe and Mekhoaneng he resisted the attacks of the Hlubi, the Ngwane, and a marauding Sotho tribe, the Tlokwa. In 1824, still under pressure from the Tlokwa, he moved to Thaba Bosiu, an insignificant mountain which nevertheless has sheer cliffs on all sides, with few narrow passes. It is topped by a flat area of about 15 hectares and blessed with a spring, there he built his village, and none could dislodge him. From here he defeated Matewoane, and this victory greatly enhanced his reputation. Refugees flocked to him, to be received with compassion. Even cannibals came, and were not punished if they mended their ways. Wise and tolerant, he built a new nation, and realizing that missionaries would bring, among other benefits, protection against his foes, he went to "buy" a missionary. The arrival of his messengers coincided with that of Abousset, Casalis and Gosselin of the Paris Evangelical Mission. They interpreted this as a sign, and hastened to Thaba Bosiu, arriving in June 1833.

Moshoeshoe encouraged the missionaries in their work, and himself attended church regularly and acquired a knowledge of the Bible and French calvinism which astonished many visitors. Yet he refrained from baptism until the end of his life, and was careful not to allow the new religion to create too great a strain between the converts and the conservative pagans in his embryonic nation. He prudently stationed his missionaries at the exposed frontiers of his territory — Bethulie, Beesbeba,

and Mekuatleng.

The LIFAQANE created the basic ethnic pattern of most of the interior of Southern Africa. The tribes and fragments of tribes finally settled where they could find some safety and food, and there they remained to this day. There were, of course, border disputes, but these are too tedious and insignificant to detain us. Fundamentally, the die was cast.

Our second formative event is the Great Trek, which began in 1836, and lasted to 1854. The Trekkers were settlers of Dutch origin who had been dissatisfied with the British administration — particularly the unfair arrangements of compensation for the emancipation of their slaves of the Cape. Rebellions in 1795, 1799, and 1815 had all been suppressed, and the trekkers were determined to become, in the words of professor Muller, a free and independent people in "a free and independent state<sup>1</sup>". It is an over-simplification to say that they occupied vacant territory, but it is also inaccurate to claim that they wrested land from the blacks by conquest. In fact they looked for unoccupied land, but it was often land to which some African chief claim or to which some hoped one day to return even if they did not use it at that time.

The Trekkers themselves were not united. They left the Cape in a series of parties under prestigious leaders, who were not infrequently at loggerheads with each other.

The British government could have prevented this exodus had it chosen to do so. Since nearly all the Voortrekkers crossed the Orange River by one of the half dozen drifts near Aliwal North, it would have been a simple matter to have blockaded these. This was not done, nor was any action taken when the prospective trekkers stockpiled gunpowder and provisions before leaving. Through her command of the sea, Britain was eventually able to annex Natal in an effort to bring the trekkers under her control, but on the high veld it was different.

The Trek has played an extremely important psychological role for the Afrikaner, comparable, so Muller argues, to other great marches of the history of other people such as the journey to Salt Lake City for the Mormons, and the long March of Mao Tse Tung in China.

The third key event rivals the Lifaqane in human suffering and drama.

It represents paganism's last great stand against Western Christian civilization, and its aftermath is of the utmost significance for the history of Christian evangelism in Southern Africa.

The Xhosa people of the Transkei had a longer experience of contact with missionaries and with Western culture than any other black nation. Encounter had produced a series of skirmishes, cattle raids and reprisals known as the frontier wars, of which there were nine. The Xhosa lost a good deal of territory in the process, not only to whites, but also to Coloured known as Grikwas, and to the Mfengu (Fingos) who were refugees from Shaca and allies of the whites.

The shrinking of Xhosa territory went hand in hand with a rapid increase in population, made possible by the introduction of a new crop, maize, in 1790. Maize matures in five months, while the traditional sorghum takes eight to nine. But maize leaches the soil much more than sorghum, with the consequence that the Xhosa were losing large slices of territory.

By 1799, Barrou noted the absence of wild animals in Xhosa territory. By 1800 Van der Kemp, an L.M.S. missionary estimated a population of 38,400 "Male inhabitants" in the territory west of the Ker River. Fifteen years later Thompson put it at "100,000 adults." By the time Grey drew his report for the British Government in 1855 the population density was 33.5 per square mile in this area.

Reaction to the pressure of population, loss of territory and penetration by Wesleyan and Congregationalist (L.M.S.) missionaries, was a return to the ancestral shades for supernatural aid.

In 1819, MaKanda, a prophet who had developed a theology in which TIXO, the christian God was subordinate to DALIDIPU the Xhosa God, led 10,000 men in an attack on Grahamstown. It failed, and he was later drowned while trying to escape from Robbon Island. For years afterwards many Xhosa expected his mystical return to lead them again.

Rumours of the Crimean war were rife in Xhosa territory in 1854, and Chalmers reported having frequently heard the remark that "the Russians are black people like ourselves, and they are

coming to assist us drive the English into the sea"<sup>2</sup>.

In March 1856, Mhlakaza, a senior diviner of high repute and councillor to chief Savili, was told by a novice, Nongnase, daughter of the chief's brother, of a vision she had seen. She had seen strange people and cattle and horns of beautiful cattle peeping from beneath the rushes — in Xhosa myth men and cattle emerge from a bed of rushes — and had been hidden to call Mhlakaza and the people to purification and sacrifice.

Mhlakaza went to the site of the apparition and saw "a number of black people among whom he recognized his brother some years dead. He was told by these people — the Russians — who had been fighting the English ... and they had now come to their aid ... but before anything could be done for them they were to put away witchcraft, and as they were to have an abundance of cattle at the coming resurrection, those now in their possession were to be destroyed"<sup>3</sup>.

The Xhosa took this message seriously. Witchcraft was thought to be the cause of death: destroy it and death was destroyed. Other prophets confirmed the original message; they even elaborated on it. If no grain was sown and all cattle sacrificed, witchcraft eradicated and the nation purified, then the dead heroes would rise in resplendent youth, a great wind would sweep the English into the sea, and the choicest of the cattle of the English would be left, along with overflowing granaries, for the Xhosa.

Charles Brownlee, a methodist missionary made desperate efforts to stop the killing. He scoured the countryside on horseback, earning the nickname NAPAKADE! (Never!) because of his reiterated response to accounts of the prophecies.

Finally, he tired of stockpiling grain — he collected 1,000 bags but the Xhosa were supposed to refrain from trading as well.

The day for the killing was proclaimed: all was to be completed by October 8th. When the prophecy was not fulfilled, defaulters and unbelievers were blamed, and the killing was renewed. Corpses of 200,000 cattles littered the countryside.

By February 1857 there was mass starvation. Mission stations provided relief. The Bishops of Capetown and Grahamstown established an Assistance Society to raise money. The population of the area between the Fish and Kei rivers dropped from 104,721 to 37,697, a loss of 67,000. Brownlee estimated that 20,000 of these had died of starvation, while the rest fled to farms in the Cape Colony, seeking work and food. Nongnase herself was reported to be living as a domestic servant in the Alexandra District in 1905.

Various unproved theories as to the source of these prophecies have been advanced: that it was the work of Moshoeshe's agents; that it was put up by agents of the land-hungry whites, and so on. Professor Wisson has pointed out to the obvious answer: the event is not unique, but typical. Similar visions and promise of wealth and power have occurred in many places at times of stress, pressure on land, and complex cultural disruption and change. The numerous cults of the far East, the Ghost Dance inspired by the Indian prophet Woroka in 1889, and many similar reactions to conquest can be cited.

It is one of the possible functions of religion during times of stress, to produce prophets and visions which attempt to restore order and combat invasive forces. This is what happened in the Transkei; and even in South Africa, the event is not unique. Similar occurrences took place, but in a much smaller scale in Zululand in 1906, the Transkei in 1921, and at Bulhoek in 1938.

The three events we have considered so far combine to bring us to a watershed as far as the Christian response in Southern Africa is concerned. The common feature which makes this so is the status that these events stamped on most black tribes.

The Lifaqane left the Sotho tribes, and others in the interior weakened and struggling for the barest

survival. The Cattle killing left the Xhosa in an even worse state of misery. Alone among them the black nations, the Zulu, remained in a powerful position, and this did not last. Shaka's successor Dingane was a man of far less ability, and soon found himself in conflict with the Trekkers. Subsequently the English also fought major campaigns against the Zulu, and eventually the Zulu nation was defeated in 1873, and reduce to a position of dependency upon the whites.

The Venda in the North and the Peli in the central Transvaal can, without too much difficulties, be said to have survived these tumultuous years relatively unscathed: the statistical consequences of this we will see in a few moments.

It is extremely doubtful whether, even if they had wished it, the various missionaries of those years could have responded in any way other than they did.

They acquired farms, and on these built schools and hospitals. Thus they certainly met the greatest need of the black nations. These nations now had not enough resources to maintain a more or less impervious front to the gospel or western economic methods. They were reduced to the status of beggars: their own hope lay in acquiring education and claiming some place in the white man's system. The church provided them with this opportunity, and in the process they adopted the gospel that was preached in the schools.

Thus the future was determined. The white missionary had no great need to penetrate black philosophy or culture: his time was fully occupied inculcating white ways in the blacks. The entire black heritage was virtually scrapped.

Here and there, there were exceptions: the Swiss Protestant Henri Philippe Junod, the Catholic Fr. Alfred Bryant, C.M.M., and a handful like them, made praiseworthy attempts at learning from the blacks and opened the way which might yet bear fruit in a truly indigenous Christianity: but the over all trend for a long time was in the opposite direction.

I am tempted to spring across the intervening years to the present-day, but we must be patient to note, more briefly than the previous sections, one or two other moments in history, which reinforced trends already running by 1870.

The first of these is the discovery of diamonds in 1871 and gold in 1884. Within thirteen years there were 235,000 blacks crowding the mining areas. Even the South Africa war hardly slowed this process. By 1911 there were 508,142 Africans employed by the mines. By 1921 the figure had risen by another 15% — by 1951, it had risen a further 228%.

Secondary industries appeared in 1929, and by 1948 had increased the real value of production by 690%.

45% of the black population now lives in urban areas, but over 85% of most rural black men have spent at least 18 months in urban areas. The psychological change in outlook brought about by urbanization gets diffused to even very remote country areas in an alternated form. It is not too inaccurate to say that nearly everybody is at least slightly urbanized. This factor alone had profound implications for the new christian response in South Africa.

In the urban mine compounds and townships many adherents of the traditional African ancestor cult have encountered catechists and evangelists, and been converted.

Now the interesting statistical data about the Peli and the Venda is this: They participate less in the migratory labour system than other nations; they were, in a sense, unconquered; and between them they number a million and a three quarters, but account for nearly 40% of the unevangelized people in Southern Africa!

I believe this establishes beyond doubt that, the Churches' message has been a message to the weak, the displaced, the dispossessed. Christians have only really succeeded in playing the role of donor to recipient, of big white father to poor black child. Can the church be effective as weak and suffering, towards those who are strong and self-possessed?

We certainly are increasingly embarrassed by our weaknesses and ignorances, our failures and

lack of resources. Ought we to be discomposted like this?

But I am getting ahead of my argument.

I ask your indulgence for 3 more points:

The South African war. About this I wish to make only 2 points:

1 — In order to win, the British had to adopt a scornful-earth policy, and this ruined the Afrikaner financially, forcing him into fierce competition with the blacks for available jobs after the war. On top of the economic deprivation had been heaped a scorn for his lack of sophistication, and, at first, an attempt to eradicate his language and culture.

This has stimulated his will to survive and his, until recent times, impregnable solidarity with his fellows. When the Afrikaner speaks about allowing or encouraging black nations to develop, he is not insincere at least in so far as he thinks that all other people would also like for themselves what he for himself has sought so ardently and long! a country, a people and language.

2 — The gold diamond mines, which were the object over which the war ultimately was fought, and the war itself and its aftermath, brought a vast cosmopolitan flood of settlers to the country. Germans came; so did Hollanders, Americans, Canadians, Australians, and many others. Some of these people formed the main original basis of the Catholic element in South African Society. Living in fairly rough conditions, in pioneering situations and far from their native land, they needed, above all else, education for their children and strengthening in their faith.

Priests, Sisters and Brothers came to provide these: German priests for German settlers, Irish priests for Irish settlers, and so on. To this day national chaplaincies flourish in urban areas, although a gradual mixing has always gone on.

Of course, Catholics have also done evangelistic work among blacks, but the state of affairs in 1920 was that 25% of Catholics were black and 75% white.

The last two historical events which I want to mention in order to complete this sketch are the rise of the African Independent Churches and the awakening of black consciousness.

The former phenomenon appeared in Lesotho in 1870, at Mount Hermon, where 158 members of the Paris Mission broke away to form an independent church. They were eventually reconciled with the parent body. Not so the Thembu National Church was founded by Nehemiah in the Transkei in 1884. It still exists.

There are at present about 2000 different independent Churches in Southern Africa. If we are to get a proper perspective on these, however, we need to look at the Continent as a whole.

We then discover that Independence first appeared, not in South Africa but in West Africa, in 1862. In North Africa the first schism occurred in 1869, and in Central Africa in 1888. East Africa was the last region involved at the end of 1888. Of the 742 Tribes in 34 nations in sub-saharan Africa, 290 have experienced Independent movements.

This, at any rate, should caution against facile explanations and evaluations of the movement. While I wish to emphasize very strongly that I am certain that the causes of Independence are complex and still not fully understood, despite the 1,319 published works on the topic, yet there is general consensus that, among the factors involved, is a profound and radical encounter between African culture and the gospel.

I have no intention of canonizing any particular local expression of Independence. Much of it is wrong, and will pass away. But in Africa, I am certain, Western spiritual traditions have encountered a basic and rich vein of religious instinct which will not be denied. Conversely, the elemental, intuitive religious genius of Africa bursts into an exuberant flower as soon as the waters of the gospel irrigate it, and it cannot always be framed and cut to Western theological ideals.

It is going to take time for all the implications of this to be worked out: we only glimpse the emerging feature here and there; but something is happening, and will happen in Africa, which is of primary importance for all Christendom, and if they do nothing else, the Independents' worm is of the



danger of not allowing enough room for the growth of a truly indigenous expression of Christianity.

Finally, the recent appearance of Black Theology. Here truly I trespass on sacred soil where non-blacks are not supposed to go.

Black theologians are, generally speaking, not concerned so much with the African heritage, as the black predicament of being oppressed here and now, and yearning to be set free. Yet some have seen that a substantial theology worked out in detail, with the African cultural heritage informing the theology, could play a powerful role in developing a more assertive pride in black dignity. This could help free blacks from the self-accepted chains of oppression by which they have accepted all manner of negative opinions in their own human worth.

My main question is the same as that posed at the end of the section of the LEFAQANE, the GREAT TREK and the cattle killing: Suppose Black Theology succeeds, suppose the whole encounter between Africa and the Gospel throws up something startling, new and strange, yet authentically Christian, — will the Western Churches recognize it? If Westerners are not in the position of managers and donors, is there any other role they are capable of playing?

I now want to offer an interim statement on the Christian response, before placing before you some features of the contemporary scene.

By Christian response we can mean a number of things. From the beginning of the synod we have considered, until recently, the response of non-African Christians to Southern Africa has been to donate. Men, women and money have flowed to the disadvantaged ones from the overflowing reservoirs of the Mediterranean and North Atlantic lands. With this has come the cultural wrappings, string and all.

For whites who had emigrated from Europe and settled here, the Church not only provided Christian sacraments and worship, but also perpetuated a nostalgic link with the native land, while fortifying people against degeneracy which easily sets in in pioneering situations. Both blacks and whites enjoyed these benefits mainly through the agency of the church schools. In a word: the Christian response from Europe to Africa was to give; from Africa to Europe it was to give thanks.

The Christian response for the last quarter of this century however, must be radically different. The old arrangement is so obsolete as to constitute a serious danger to survival.

The population of South Africa at the 1970 census was 21,402,470. 70.21% of this number was black, 17.49% white, 9.41% Coloured, and 2.98% Asian. This represents an annual increase since 1960 of 3.08%. Taken by race, the black rate of increase was highest (3.37%) and the coloured next at 3.05%, Asians increased at 2.75 and whites at 2.06.

The State census department projects a rate of increase between 1970 and 2000 at between 3.74 and 3.08% — one of the highest in the world. In practical terms it means double the present population in 25 years. Comparable figures are not available for Lesotho.

The largest bloc of Christians is Dutch Reformed (taking the 3 "Sister churches" together). They number 3,329,710 adherents. The second largest group are the combined members of the Independent Churches, they number 2,761,120. Methodists are third with 2,151,840, and Catholics fourth, with 1,844,270, having replaced Anglicans who held fourth place in 1960, and now drop to fifth with 1,676,800 members.

But let us remember that the largest group of all in the country is not Christian: adherents of the ancestor cult number 4,809,280: 22.4% of the entire population.

In the 40 year period from 1920-1960 the Catholic Church grew more rapidly than any other, and this was mainly among blacks. From being 3/4 white and 1/4 black, in 40 years it became precisely the opposite: 70.2% black, 11.0% Coloured, 0.9% Asian, and 17.9 white. On projection, by the year 2000 it will be 95% black, coloured and Asian, simply by natural increase.

Yet consider its clergy, Sisters and Brothers.

13% of the present Priests are South Africa born, about half of these being white. 15% of the

Sisters are South Africa born. Of these 3.8 are Coloured and 25.3 black.

In 1946 there was 1 Priest for every 648 faithful. In 1960 this had slipped to every 930. By 1970 it was worse: 1 for every 1,134. Over the same period the number of Brothers per 10,000 faithful had slid from 11.3 to 3.8, and Sisters from 87.7 to 35.2.

Allowing for retirement, death, laicization and emigration, by 1995 we can expect about 50% of the present Sisters, Brothers and Priests to be no longer active. Clearly, there is a crisis looming.

To some extent this has been brought about the extrinsic nature of Christianity to Africa: it comes from "over there" from Europe. It has been Europe's response to the needs of Africa. This has bred complacency locally: an attitude that there are plenty more where the Fathers, Brothers and Sisters came from.

Clearly the new response must now be from Africa itself: black and white. And this is bound up with the indigenization of theology, which we have already discussed — and indigenization is no longer simply a question of using drums in church; it involves a black dignity, power and liberation. As far as whites are concerned, it involves their Africanization — not in the sense of loss of their language or culture, but of a certain severance from Europe and commitment to his continent. In this respect the Afrikaner has gone further than most others; He knows and acknowledges no other home. He is not a settler or colonist. In the end, he *must* come to terms with his fellow Africans.

In conclusion, then, I believe that the response now is not one taking Christ to Africa, but of finding Christ in Africa: That is there is not a moment to spare in getting the whole church — every layman in every pew — to discover, possibly for the first time in his life, that he is African (black as white) and that he is to encounter Christ directly, as he is now and here, for the present and the future.

In other words, a profound, yet rapid, widespread and firmly contextual and existential renewal among the rank and file is the only possible target. This will involve extensive shifts of power.

The mother countries surrendering power to the new nations; the mother countries learning to respond from positions of weakness and powerlessness.

The whites learning a similar lesson: how to live with powerful blacks; and blacks discovering their worth and power, yet remaining humane and Christian. (They have't many good examples to follow in this). But perhaps all Christians, black and white together, will not constitute a really powerful block in the worldly sense. Their power will always really be that of crucifixion in weakness, resurrection in power.

The search is for authenticity. This is where the action must be at present, and for some time to come.

Canon Trevor VERRYIN

*21st January, 1976*

Notes:

1 *Waarom die Groot Trekgeslaaghet*, in Communications of Unisa B12, p. 4.

2 John A. CHALMERS, *Tiyo Soga. a page of South African mission work*, Edinburg, A. Elliot [etc.], 1877, p. 102.

3 BROWNLEE, *Reminiscences*, p. 128-129.

# The Oblates in Southern Africa

The first group of The Oblates of Mary Immaculate arrived in South Africa on January 19, 1852. Today as one looks back on these 124 years of their sojourn in this country one is bound to admit that speaking of Oblates in South Africa is almost equivalent to giving an outline of the establishment of the Catholic Church in this country. In fact that could only be expected of any missionary group called to come and participate in the building-up of the Church at the very early stages of her existence in any particular country. Such an invitation was of course a great challenge to the Oblates. Obviously it cannot be the aim of this paper to give a complete survey of the life of the Oblates in Southern Africa. That would require a very special study not to mention the amount of time required.

## **The Initial Stages 1852-1874**

Bishop Jean-François Allard had hardly arrived in Natal when he soon noticed that the small group of missionaries had more than one problem to face. His indefinable Vicariate was not absolutely void of Catholics and thanks to the concern of Bishop Aidan Devereux, the Catholics in Bloemfontein already had a pastor since October 1851. In Natal, however, the short stay of Fr. Patrick Murphy from November 1850 to May 1851 had only sharpened their desire to have a resident priest both in Pietermaritzburg and Durban. On the other hand the arrival of the Oblates was a fulfillment of a desire of Bishop Patrick Raymond Griffith, O.P., who as early as 1840 only three years after the establishment of a local prelate in Capetown expressed the need of a mission work directed to the African population but specified that such a work should be entrusted not to a few individuals but to a band of well-equipped missionaries. It was not only the shortage of priests that worried Bishop Griffith but also the fact that unless there were people who were entirely dedicated to such a task there was little chance of a meaningful work as far as the conversion of Africans was concerned. Bishop de Mazenod also insisted in no uncertain terms that he had sent the Oblates primarily for the conversion of Africans. The realization of ideals, however, is not a matter to be accomplished overnight, it needs time, reflexion, planning and organization. So Bishop Allard could only do what was possible for him. Events soon proved that the only possible thing was to attend to the Catholics in Durban and Pietermaritzburg and offer moral support to the missionary in Bloemfontein. It was only in 1855 that he finally began the work of evangelizing the Zulu. Soon the Zulu proved to be a hard nut to crack and other attempts prepared ground for their evangelization such as opening schools proved a failure. The first band of missionary Oblates was obliged to concede defeat and try somewhere else. This of course did not prevail on their duty towards the already existing Catholic population. Accordingly a school was opened in Pietermaritzburg and Fr. Justin Barret was put in charge of this work. Fr. Jean-Baptiste Saban was also placed in Durban to attend to a community which towards the end of 1860 included Indian Immigrants who had been invited to come and work in sugar plantations for the Zulu were not only difficult to convince in matters of faith but were also not prepared to be employed for such work.

In 1862 as the Oblates moved into Lesotho there was new hope towards the fulfilment of their mission. Here they found a people not only already aware of Christian faith for the last twenty-nine years but who were also eager to profit of European civilization. Moshoeshe like several of his counterparts proved to be anxious to employ anybody which claimed to be the solution of peaceful co-existence with the white people and assured him of teaching his people whatever good there was to be gained from the knowledge of the white man. It also appears that he entertained the idea of balancing the Christian forces. The evident contrast between the Basotho and the Zulu was also a major factor which contributed to the acceptance of the Oblates in Lesotho. The former have a warm and quick hospitality whereas the latter are critical and slow. Their reaction is difficult to perceive and Bishop Allard was certainly ill-prepared to understand their mentality. Finally in Lesotho the Oblates found that Moshoeshe possessed enough powers to enable them to deal directly with him and so the Bishop changed his method. As Brain very well remarks, in Natal Bishop Allard "...tended to treat the Zulu chiefs as

temperamental children...<sup>1</sup>" The Bishop's dependence on the Secretary of Native Affairs only proved to be a source of confusion and a detriment to his Zulu enterprise. The experience with the Zulu had also taught the Oblates that patience is the mother of success. It took him two years to obtain the first convert in Lesotho and unlike in Natal where they could hardly spend so much time in one spot here they were prepared to wait.

These are some of the main factors that contributed to the success of the origins of a mission in Lesotho. By the end of the eighteen sixties the Oblates were taking care of the area comprising the actual Natal and a good part of the Orange Free State. They were also catering for Whites, Blacks and Asians, white schools in Durban, Pietermaritzburg, Motse-oa-M'a Jesu (the actual Roma Mission) and Bloemfontein. In the course of their journeys between Motse-oa-M'a Jesu and Pietermaritzburg they would profit of the occasion to attend to a few more christians.

As would be expected administering to such a vast area soon created various problems. Bishop de Mazenod had advised the Vicar of Natal not to establish himself in a palace like a town bishop but to take charge of the African mission personally. One must add that the imagination of the Oblates' Founder was a bit complimentary to the Oblate house built by Bishop Allard in Maritzburg. At any rate the Vicar of Natal being a man of the letter did not only participate in person at the re-opening of St. Michael's in 1858, but now spent most of his time at Motse-oa-M'a Jesu. This hampered progress in other areas. Other difficulties also started cropping up. The missionaries began to realize that it was just as difficult for the Basotho to discard their customs and embrace the catholic faith as it had been for the Zulu. Three years after their first converts some of them defected. Mutual suspicions between the catholic and protestant missionaries complicated the matters even further. The disciplinary measures taken to avoid any recurrence of this setback were of no avail. Moreover the tendency to invest Fr. Joseph Gérard with all powers created dissatisfaction and division. In 1871 Fr. Aimé Martinet was sent to investigate into the matters and propose a solution. His visitation, however, only helped to remind the Vicar that he was a representative of the Holy See. He had entirely forgotten that Bishop de Mazenod had sent him there as his "alter ego". He was, nevertheless, eventually withdrawn and a year later 1874, he tendered in his resignation.

### **The Expansion Period 1875-1922**

Partly due to the opening of the diamond fields (1870) and the discovery of gold (1886) and to a great extent due to the new Vicar, Bishop Charles Jolivet, this period witnessed a fast and extensive development of missions. Steadily the needs obliged the Oblate Missionaries to abandon the idea of creating religious hotbed houses and new posts started springing in several places. Fr. Anatole Hidien opened a post at Beaconsfield. He intended to have a church, a school and a hospital there but his immature death, to use human terms, forfeited these plans. His successor Fr. François Le Bihan moved to New Rush (the present Kimberly) and established schools there. Towards the end of the seventies new posts were also opened in Pretoria, Pilgrims Rest and Lydenburg with Frs Andrew Walsh and Alexandre Baudry taking care of the congregation there. These were only the beginning of various missions and schools that were to follow in the wake of the eighties and nineties. Several Religious Congregations of men and women hearkened the appeal of the Oblates. To mention but a few it was during this time that the Trappists (now Marian-hill Fathers), the Marist and Christian Brothers, the Loreto and Dominican Sisters joined forces with the Oblates. The increase in personnel and in 1886 the division of the Vicariate into three districts with the establishment of the Orange Free State and Transvaal Prefectures as well as the Prefecture of Basutoland in 1894 favoured a wider expansion. Moreover Bishop Jolivet also encouraged the use of teacher-catechists and where feasible this added more hands to the plough. Work was also resumed among the Zulu and new fields begun in Botswana and Damaraland. The area which comprises the present day South West Africa, was in difficulty to find catholic missionaries. The Portuguese, British and German governments were making partial claims. In 1879 the territory between the Kunene and Limpompo River was believed to be a British Protectorate. The Holy Ghost Fathers who were working in Angola started sending French missionaries to this territory only to discover later that the Portuguese had succeeded to win their claim. Since the Portuguese were insistant on having only portuguese missionaries in their territories,

this created problems for the Holy Ghost Fathers. These difficulties experienced by the Holy Ghost Fathers in South West Africa only prove to pave the way for the introduction of the Oblates in 1892 when the territory was finally under German rule. Exactly forty years after their arrival the Oblates were not only held responsible but actually occupied the present five provinces which they are serving at the moment, the only difference being that the areas they served at the time comprised more than half of the present South Africa, which development reached a certain stage in 1922 when the Apostolic Delegation was established.

That, however, does not mean that the Oblates had an easy time. There were three possible ways to establish mission stations among the Africans and all three had their shortcomings. Building in the locations created a Baaskap impression (an attitude whereby the African tend to consider a missionary to be some sort of white master instead of accepting him as part of their community). Starting a mission among the people, that is to say, in the villages or reserves sometimes created problems arising from the relationship with chiefs. Finally, buying farms made the missionaries both temporal and spiritual masters. All these methods were used by the Oblates right from the beginning. Fortunately the last method was not so common among them. There was also the question of the social and political situation which was unstable and even accompanied by a few wars, e.g. the Zulu war 1879 and AngloBoer war 1880-81. Sometimes they were even forbidden to preach to Africans. Such, for example was the case in the beginning in South West Africa. Due to wars and a search for wealth the population was fluid. The relations between the missionaries and the chiefs were often restrained. Rarely did you find chiefs who went out their way to invite them to establish a mission in their villages. Perhaps one should point out here that Lesotho was an exception. Another thing that seems to cause a lot of head-aches for the Oblates and still does today in some provinces, was the schools. Of course today schools present a different kind of problem, at that time it was often the question of finding teachers. The Oblates had merely accepted to devote themselves to such institutions only out of necessity. Beginning with Fr. Barret most of the Oblates who were engaged in this sort of work felt that this was not their vocation. On the other hand the goodwill of a few laymen did not seem sufficient. Among the Africans it was even more difficult to find such capable and zealous men as Mbambo the son of chief Nyangana in Okavango and Saturnin<sup>o</sup> do Valle in Natal.

### **The Period of Concerted effort 1922-**

In the early twenties more divisions were made in the territories already mentioned above. At this stage it would be too long to enumerate the various Vicariates and Mission foundations. One can only say that more and more the new Vicariates were being filled in by other Religious Congregations and the Oblates were left to concentrate on less extensive areas. The same applies to schools which were more and more taken care of by more competent people. In this manner the Oblates could now concentrate on what they regarded to be their vocation, namely, to purely missionary activity especially among those who were most in need of them. This they did and became more effective due to the increase of the literate and the good use of catholic lay men and women who were ready to assist in the spread of the faith. Whether the time was ripe for them to begin thinking of training a local clergy, the opinions were divided and the experience which the Vicar of Natal had with the first local priests in Marianhill was not very encouraging for him. One thing sure the opinion which favoured the training of a local clergy prevailed. In 1924 St. Augustine's Seminary began with three students who were almost ready to begin their philosophy. The following decade saw the Seminary beginning to produce priests. Black students and even a few white students from all over South Africa were sent for their training in this Institute. In 1945 the South African Hierarchy desirous to supply the country with an Institution for higher education asked the Oblates to take care of Pius XII University College which was later taken over by the University of Basutoland, Bechuanaland and Swaziland (later known as the University of Botswana Lesotho and Swaziland) and of late by The National University of Lesotho. At the same time the Oblates opened their own Scholasticate in Natal for white students. Ten years later in 1955 the Catholic Church in general suffered perhaps the greatest of their disappointments in the Union of South Africa. Due to a new law in Education moral pressure was exerted on the Church to abandon mission schools. The Catholic Church in general resisted the government and preferred to suffer the consequences of

losing the government aid and have to find means to run their private schools. Normally the Oblates were also affected. Otherwise by this time the Oblates were so well established that they also began to organize and set aside some of their members for mission especially for white parishes which were easier to organize. The different provinces were also so autonomous that a need was felt to reunite them. The steps taken to do so resulted in the Interprovincial Meetings (1955). It was a time of revival and the Oblates were anxious to redefine their objectives and revise their spirit and so they also organized the de Mazenod retreats for themselves.

These in short are the events that accompanied the Oblate missionary activity. You will be hearing more about the present day activities of the Oblates from the Provincials of the different provinces.

One cannot, however, conclude this paper without a word on the work of the Oblates in general. In the first place there is no doubt that the Oblates have devoted themselves for this country. Being an Oblate myself this may appear to be self-appraisal but to tell the truth I am only trying to be objective. At the beginning being foreigners to this country it was not easy for them but they soon manifested a great interest in learning the customs of the people and their religious beliefs so as to use them as a stepping stone towards their evangelization. There is no doubt that their attitude was mostly negative at times indeed extremely so, but that was mostly due to the mentality of the times and the background of their training. Otherwise such people as Frs Jean-Louis Le Texier, Félix Coupé and François Laydevant have left us some fairly well documented accounts of the social and religious systems of the people amongst whom they devoted their lives. To their credit they also did their best to be positive in their outlook. Supplying the benefits of education is another aspect for which every reasonable and responsible African will always remain grateful towards the missionaries. It is also interesting to see that the Oblates right from the beginning followed the spirit of their Founder by devoting themselves to such works as prison work.

To be true to my word and be objective, I have also to mention those things in which to my mind they failed to reach the ideal set before them by their Founder. It is a well known historical fact that even during the lifetime of the Founder the Oblates did not sufficiently attend to the African missions except in Lesotho. Perhaps this was due to the disappointments of Natal and the consolation of the prosperous mission of Lesotho. It does appear, however, that even after resuming the work among the Africans even up to the present day we are in theory very much disturbed by the state of affairs in the Republic of South Africa but in practice we have always and continue to accept it a "fait accompli". Thus our works have an evident difference between the African mission and white parishes. I am not speaking of a few individuals whose behaviour and consideration of a black man is a source of shame to any christian let alone a priest or religious. I am referring here to general policies and attitudes. We should be ashamed of ourselves to notice that we even have at one time built churches arranged in such a way as to accommodate on one side the Whites on another the Coloured and Asians and finally on another Africans.

History repeats itself and being a Missionary Congregation I think we should be very aware of this. Once Fr. Frédéric Porte, O.M.I., trying to obtain permission from a Motswana chief to open a mission was told: "go and convert first the Queen of England who deprived me of my country and when you are through with the guilty one then come to the innocents". The advice though not completely correct is nevertheless not negligible and is being once more addressed to every Oblate in this part of Africa today. Of course it is in different terms. It runs somewhat like this: "go and convert first those who have deprived me of my human dignity and when you are through with them come to me". Let us face it, we are convinced that christianity is here to stay and if so, we have to prove it.

The Lesotho Oblates are fortunate enough. They have not to worry about witnessing in a country which boasts of christian and western civilization and yet is so unchristian, but they have their own problems too, which are of no less importance. The self-determination of Lesotho requires of the Oblates guidance and fidelity to their cause. It is now almost ten years since the country became independent. This has its own consequences in the field of religion. There is no doubt that time has come in which to assure the people that the Church is really catholic and that Christ is ready to incarnate himself just as well in Africa as he does in any other country. Reviewing our methods and

presenting the faith in a manner in which it will not be alienated to Africa, is imperative today. Surely this is not a matter to be decided by expatriates. They can only assist in a very limited amount. Unfortunately we do not seem to realize the fact that we simply cannot impede this gradual movement even in the Church. There appears to be an adamant resolution to sustain the status quo as long as it is possible and employ every means to do so. We are insistant on preserving the system and the same methods. We lose consciousness of the fact that it does not mean that because these methods were once valid they are valid for all times.

These are in my mind the most obvious problems pertinent to our day and to which Oblates should turn no deaf ear if they want to continue the good works of their predecessors and improve on whatever shortcomings which may have affected their Congregation.

Jerome SKHAKHANE, O.M.I.

*21st January, 1976*

Notes:

1 J. B. BRAME, *Catholic Beginnings in Natal and Beyond*, Durban, T. W. Griggs & Co., 1975, p. 82.

2 *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, 33 (1895), p. 434.

# Le Bx Eugène de Mazenod et Pie IX

(suite)

## III. Définition de l'Immaculée Conception

Rentré à Rome, Pie IX, qui avait déjà de Gaète envoyé une encyclique sur le projet de définition de l'Immaculée Conception, ne pouvait pas oublier ce grand événement. Nous avons dit plus haut comment Mgr de Mazenod avait accueilli cette encyclique *Ubi primus* et la réponse qu'il avait envoyée au Souverain Pontife. Celui-ci avait été comblé de joie par les réponses affirmatives de l'épiscopat catholique; sur six cent trois réponses reçues cinq cent quarante-six déclaraient définissable la doctrine de l'Immaculée Conception; sur les cinquante-six autres quatre ou cinq seulement se déclaraient opposés à la définition, sans pour autant nier la doctrine de l'Église. La commission instituée dès 1848, et dont les conclusions permirent à Pie IX de publier son encyclique, continua ses travaux. Le 20 septembre 1850 le Pape nommait trois nouveaux consultants à la Commission. Le 6 mai 1852, il choisissait parmi les membres de cette Commission sept théologiens pour approfondir, sous la présidence du cardinal R. Fornari, l'enquête sur la question. Puis il confia la rédaction définitive du texte de la bulle de définition à une commission de vingt et un cardinaux, tandis que par une lettre aux nonces il convoquait à Rome, pour le mois de novembre 1854, une importante représentation d'évêques pour une discussion ultérieure et minutieuse du texte de la bulle.

On sait que Mgr de Mazenod fut parmi ces évêques. Mais ce n'est pas le nonce de Paris qui le convoqua. On peut se demander quel fut le critère qui dicta le choix de la nonciature. Mgr de Mazenod lui-même dut se poser la question; en effet lors de l'audience dont nous parlerons plus loin, il dit au Pape "qu'on avait été surpris en France que Mgr le Nonce eût préféré inviter le cardinal Gousset plutôt que le cardinal de Bonald, auquel il aurait dû songer pour toutes sortes de raisons." Le Bienheureux ne dit rien de ses propres sentiments quand il se rendit compte que le nonce n'avait pas pensé à lui. Nous n'en saurions rien sans la lettre qu'à son insu le P. Casimir Aubert crut devoir écrire à Mgr Barnabo, secrétaire de la S. C. de la Propagande. Dans cette lettre à laquelle Mgr Barnabo répondit directement au Bienheureux, le P. Aubert, s'autorisant de son titre de secrétaire général de la congrégation des Oblats, disait:

...Je viens d'apprendre que des évêques ont déjà reçu leur lettre de convocation pour l'assemblée qui doit bientôt avoir lieu à Rome au sujet de la définition de la doctrine de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. Or l'évêque de Marseille n'a encore reçu ni lettre, ni aucune notification à cet égard. Serait-il donc possible qu'on n'ait pas eu l'idée à Rome de le convoquer à cette assemblée? Ce serait fâcheux, car cet oubli ou plutôt cette exclusion produirait une mauvaise impression sur l'esprit de Mgr de Mazenod et sur l'opinion publique.

La lettre continue par l'énumération des motifs de la présence à Rome en cette circonstance de Mgr de Mazenod et elle se termine par ce qui suit: "J'aime également à me persuader que N. St Père le Pape lui-même n'en jugera pas autrement, et qu'il se fera un plaisir de donner encore cette marque de bienveillance au digne évêque de Marseille."

La réponse affirmative de Mgr Barnabo fut expédiée le 3 septembre au Bienheureux qui le 19 suivant remercia le "cher Seigneur et ami" le priant d'excuser "l'indiscrétion (...) de ce bon père Aubert (dont les) intentions (ne l'ont) pas exempté des reproches que je n'ai pu m'empêcher de lui faire."

Pie IX fit dire par Mgr Barnabo que la venue à Rome de Mgr de Mazenod lui sera "di gradimento". Et que cela fût bien ainsi, nous en avons la preuve dans le *Journal* écrit au cours de ce voyage (sixième et dernier) du Bienheureux à Rome.

Le Saint-Père en effet fit préparer au Quirinal des appartements pour le Bienheureux. Cela lui fut annoncé par M. Jules Barluzzi "de la part du cardinal secrétaire d'État et par ordre du Pape" dès son arrivée à Rome.

Mais avant de se mettre en route pour la Ville éternelle, le Bienheureux avait dans un mandement publié l'encyclique du 1er août, par laquelle Pie IX accordait l'indulgence en forme de Jubilé en vue



d'obtenir "la cessation des fléaux qui affligent le monde." L'évêque de Marseille demandait à ses fidèles de ne pas rester insensibles "à la miséricordieuse sollicitude du Père commun (qu'il compare à Moïse le désignant comme le) véritable conducteur du peuple de la nouvelle alliance et de la nation sainte (...) en nous faisant participer aux mérites infinis de ce divin Sauveur." Et le Bienheureux terminait son appel à une véritable conversion par ces mots:

Cherchons notre salut dans le sein de notre mère la Sainte Église. Là sera pour les hommes de bonne volonté la paix (...) le bonheur du temps et le bonheur mille fois plus désirable de l'éternité.

C'est sous les auspices de la plus pure des Vierges et en demandant qu'il lui soit rendu sur la terre un nouvel et magnifique hommage, qu'on nous dirait destinés à retrouver notre félicité perdue. Toujours est-il que notre délivrance des maux qui nous affligent et la solution d'une grande question qui intéresse la gloire de la Très-Sainte-Vierge sont les deux objets que l'Encyclique Apostolique, que nous publions, nous assigne comme le but du présent Jubilé.

Ce mandement Mgr de Mazenod eut la joie de le remettre au Souverain Pontife, au cours de l'audience que celui-ci lui accorda le lundi 30 octobre avant même d'avoir été demandée, le Pape lui ayant fait écrire par le Maître de chambre qu'il le recevrait ce jour-là. Il faut citer la page du Journal où le Bienheureux en parle:

Le Pape me mit fort à l'aise dans cette longue audience, je puis dire que nous rîmes l'un et l'autre à gorge déployée. Je ne craignis pas de lui dire qu'on avait été surpris en France que Mgr le Nonce eût préféré inviter le cardinal Gousset plutôt que le cardinal de Bonald, auquel il aurait dû songer pour toutes sortes de raisons. Le Pape m'a chargé de lui écrire qu'il le verrait avec plaisir, il l'a écrit lui-même de sa propre main au bas de la supplique que je lui avais présentée de la part du cardinal: *cum desiderio amplectendi Romce Card. archiep. oratorem*. Je me suis acquitté promptement de la commission, et pour entrer dans les vues du Saint-Père, j'ai insisté dans ma lettre au cardinal pour qu'il se rendit à Rome sans plus tarder.

Le Pape, dans son audience, me communiqua ses pensées sur le sujet de notre convocation à Rome et sur le cérémonial qu'il se proposait de suivre. Je me permis de lui dire qu'il serait beau qu'il y eût des acclamations au moment où, de sa voix sonore, il prononcerait son infaillible décision. Cela n'empêcherait pas que le plus ancien des Cardinaux, le plus ancien des Archevêques et le plus ancien des Évêques ne se présentassent devant lui pour le remercier au nom de l'Église. Le Pape me dit encore qu'il aurait le désir de profiter de cette importante réunion d'Évêques pour consacrer l'église de Saint-Paul, mais qu'on lui opposait que le pavé n'était pas fini, etc... Je l'encourageai beaucoup à suivre cette bonne inspiration, en lui assurant qu'il arrivait parfois qu'on consacraît ainsi les églises avant leur entier achèvement, et que si Dieu me prêtait vie, je ferais bien ainsi pour ma future cathédrale de Marseille. Ce serait, en effet, une circonstance unique qui ne se rencontrera plus, qu'une réunion de plus de cent Évêques de toutes les nations. Cette pensée préoccupait tellement Sa Sainteté, qu'elle me dit que dans ce cas elle ferait faire sur le marbre une inscription où elle placerait le nom de tous les Évêques présents. Je ne sais si les répugnances ou les difficultés des maîtres de cérémonie ne l'emporteront pas sur la belle pensée du Pape. J'ai eu occasion d'en parler au président du collège des maîtres de cérémonies, et je l'ai fort engagé à ne pas faire naître des difficultés pour en détourner le Pape.

Le Saint-Père ne me laissa pas partir sans m'annoncer qu'il me nommait prélat assistant au trône, et que je n'attendisse pas d'avoir reçu le bref pour me mettre en possession des prérogatives attachées à cette dignité. Je le remerciai, en lui faisant remarquer que je n'avais pas pu me prévaloir de cette faveur que le Pape Grégoire XVI voulait m'accorder en 1832, lorsque je fus sacré à Rome. Le Pape aurait pu se souvenir que lui-même me l'avait offerte à mon dernier voyage. Je déclinai formellement alors cette faveur parce que j'en attendais une plus insigne de sa bonté, ce qui eut lieu, en effet, par le privilège du *pallium* qu'il voulut bien m'accorder et qu'il m'imposa, par grâce spéciale, de sa propre main.

Parlant ensuite des visites qu'il a occasion de faire, Mgr de Mazenod écrit:

Je suis allé chez le cardinal Gousset et chez le P. Perrone. Dans les réunions d'Évêques qui auront lieu, il ne s'agira pas de discuter s'il faut déclarer dogme de foi la doctrine de l'immaculée conception ou seulement approchant de la foi. Il s'agira d'entendre la lecture de la bulle dogmatique, que le Pape va publier avec la même autorité que saint Léon le grand envoyant ses lettres apostoliques au Concile de Chalcédoine. *Jure assensus, sive jure dissensus, Jure instructionis*.

Relatant le dîner chez l'ambassadeur de France, il note la présence du cardinal Gousset qui "a beaucoup parlé du travail qu'il fait sur la question qui nous occupe tous. Selon moi, le travail a été déjà fait par d'autres. Si le Pape m'en croyait, il se dispenserait de se donner tant de peine, il n'aurait qu'à prononcer en s'appuyant sur l'assentiment des 530 Évêques qui ont jugé sur la tradition de leurs églises comme il pouvait le désirer. Les 36 qui se préoccupent de certains inconvénients purement humains, pour ne pas trouver opportun de décider comme dogme de foi ce qu'ils reconnaissent pourtant être la doctrine de l'Église, peuvent être comptés pour l'affirmative sur le fond de la question. Les dissidents se réduisent donc, au fait, à l'infime nombre de 4. Quel cas doit faire le Pape de cette divergence? En avoir pitié et passer outre."

Le 10 novembre, le Bienheureux visite Saint-Paul hors des murs dont la beauté, écrit-il, est éblouissante. Il note qu'il a vu avec bonheur certains préparatifs qui annoncent que le Pape s'est arrêté à la pensée de consacrer cette église dans la circonstance unique qui se rencontre. Et il rappelle l'audience du 30 octobre où il encouragea Sa Sainteté à suivre cette pensée

vraiment digne d'elle, sans s'arrêter aux étroites considérations de ces formalistes qui ne saisissent pas ce qu'il y a de grand dans une conception. Je fus jusqu'à placer ma main sur celle du Pape, dans l'espèce d'enthousiasme que m'inspira cette communication, si conforme à ma manière d'envisager les choses. Une circonstance aussi heureuse ne se rencontrerait plus. Le Pape s'entourant des Évêques de toutes les parties du

monde pour consacrer une basilique aussi célèbre, reconstruite par les dons de toute la chrétienté, c'est sublime! 1...] Je serais heureux, si j'avais pu contribuer par mes réflexions, à affermir le Saint-Père dans son beau dessein.

Notons en passant que c'est après avoir présidé les vêpres pontificales à St-Pierre, sur l'invitation du cardinal archiprêtre, et assisté le lendemain, 18 novembre, à la messe présidée par le Pape, qu'il écrit en son *Journal*: "Mon cœur déborde de catholicisme, si je puis m'exprimer ainsi." C'est le lendemain qu'il monta

jusqu'à trois fois chez Mgr Pacifici, secrétaire de l'assemblée des Évêques et rédacteur définitif de la bulle, pour lui faire ajouter un document aux notes qui rappellent les décrets apostoliques prouvant la doctrine du Saint-Siège sur la conception immaculée de la sainte Vierge. Loin de me trouver indiscret, Mgr Pacifici m'a vivement remercié de ma démarche; il m'a dit qu'il avait recherché ce que je venais lui offrir, qu'il s'était adressé à une personne bien connue pour avoir la date des lettres apostoliques dont je venais de lui parler, mais qu'il n'y avait pas réussi; il était heureux que je lui fournisse le moyen de réparer cette lacune; il s'agissait des lettres apostoliques de Léon XII, instituant et approuvant la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, c'est-à-dire, comme portent les lettres, *sine labe originali concepta*. Je lui ai présenté aussi les lettres apostoliques de Grégoire XVI et de Pie IX confirmant cette même Congrégation. Mgr Pacifici a été bien aise que je lui fisse cadeau d'un exemplaire de nos saintes règles; je l'ai fait avec plaisir. J'espère bien que nous aurons la consolation de lire dans les notes de la bulle la citation des lettres apostoliques qui nous constituent, comme une preuve de la doctrine constante de l'Église romaine sur la conception immaculée de notre bienheureuse mère, la très sainte Vierge Marie.

Rendant compte dans son *Journal* de la première réunion des Cardinaux et des Évêques au Vatican, le Bienheureux remarque qu'il a le "triste privilège d'être le troisième" en âge! Il note aussi qu'il est intervenu pour qu'on ajoute au *Veni, Creator*, récité par toute l'assemblée, une invocation à la sainte Vierge et qu'on s'unisse à l'*Angelus* au son de la grosse cloche de Saint-Pierre.

La dernière séance eut lieu le 24. Elle a fini, écrit l'évêque, par une explosion du sentiment catholique par lequel tous les Évêques présents ont témoigné de leur déférence et de leur dévouement au Saint-Siège et à la personne du Saint-Père. J'aurais bien voulu, ajoute-t-il, faire une proposition qui, certainement, aurait été adoptée avec transport; mais j'en ai été détourné par une timidité insurmontable, comme peut-être aussi par la crainte de ne pas m'exprimer assez bien en latin, dont je n'ai pas l'usage. J'avais pu juger de la difficulté par la manière de le parler de la plupart de ceux qui avaient pris la parole. Pour l'acquit de ma conscience, j'ai cru devoir écrire au Saint-Père une lettre que je transcris tout au long:

Très Saint Père,

Encore tout ému de la pieuse manifestation qui a marqué ce matin la fin de nos réunions épiscopales, après m'y être associé de tout cœur, je regrette de n'avoir pas osé proposer à tous les Évêques présents d'aller ensemble déposer aux pieds de Votre Sainteté l'expression de notre tendre dévouement, ainsi que de la respectueuse confiance avec laquelle nous attendons la parole définitive du successeur de saint Pierre.

Cependant, comme hier dans notre assemblée une voix s'est élevée pour demander que le projet de bulle qui nous a été présenté par vos ordres fût entièrement refait, et que cette proposition écrite de l'un de nos collègues a dû être mise sous les yeux de Votre Sainteté, je me sens intérieurement pressé de repousser, en ce qui me concerne, cette proposition et de vous supplier de ne pas vous arrêter aux motifs allégués à ce sujet.

Si je ne me trompe, elle est une suite de l'idée du petit nombre de ceux qui dès le début ont paru désirer de voir restreindre la portée de votre décision.

Votre sagesse assistée d'en haut fera justice, Très-Saint Père, de cette opinion qui n'a fait aucune impression sur les Évêques assemblés, comme on a dû vous le rapporter. Pour moi, je la regarde comme malheureuse, parce que, si elle pouvait prévaloir, il en résulterait de graves inconvénients. La décision, si ardemment désirée par les Pasteurs et par les peuples, serait en quelque sorte affaiblie en n'étant point précédée de la magnifique exposition qu'on lit dans le projet de Bulle, n'étant point motivée par les autorités de la tradition qui y sont invoquées, et en ne contenant point en même temps une interprétation assez explicite des textes de l'Écriture, qui doivent être indiqués comme renfermant la croyance définie. On pourrait peut-être dire aussi un jour, qu'on est venu d'au delà des mers et d'au delà des monts, non seulement pour faire admettre des observations de détail (ce qui me semble la seule chose permise), mais aussi pour réformer, dans l'ensemble de la rédaction, l'Église romaine elle-même, ou du moins ses théologiens les plus éminents, en lui insinuant un autre langage et en lui apprenant, en un mot, à rédiger des bulles.

Cela serait intolérable pour qui a à cœur, comme moi, l'honneur de l'Église mère et maîtresse; je suis le moindre des Évêques, mais je suis trop attaché à cette Église sainte pour ne pas être d'une très-grande susceptibilité relativement à ce qui, dans cette circonstance surtout, ne contribuerait pas, de la manière la plus complète, à l'accomplissement de vos hautes pensées, pour augmenter sur la terre la gloire de la très-sainte Vierge et exciter la dévotion envers elle.

Votre paternelle indulgence daignera donc, Très-Saint Père, excuser l'indiscrétion de mon zèle, et me permettre d'exprimer le désir que tout vienne de Rome, comme du Saint-Siège, pour le fond et pour la forme, dans la décision que le Saint-Esprit mettra sur vos lèvres sacrées.

Daignez agréer, Très-Saint Père, l'hommage du religieux dévouement avec lequel je me mets à vos pieds pour vous demander votre

bénédiction apostolique.

Je suis de Votre Sainteté, Très-Saint Père, le très-dévoit fils

Ch.-Joseph-Eugène Évêque de Marseille

Ayant transcrit cette lettre Mgr de Mazenod ajoute dans son *Journal*: "Mgr Barnabo, que j'ai vu aujourd'hui pour lui remettre la lettre que j'adresse au Pape, m'a donné le plus grand regret de n'avoir pas suivi mon inspiration, lorsque j'étais porté à provoquer cette belle manifestation d'aller porter tous, en corps, l'hommage de nos sentiments au Saint-Père. Le bon Dieu ne l'a pas permis."

Le Bienheureux note en son *Journal*, le 29: "Quelques visites m'ont bien un peu dérangé, mais peut-on savoir mauvais gré aux gens de leur politesse? La dernière visite a été celle de Mgr Berardi, substitut de la secrétairerie d'État, qui m'apportait le bref de ma nomination comme Prélat assistant au trône pontifical."

Le lendemain avait lieu le consistoire.

Je crois être bien informé, en disant [qu'il] n'a duré que trois quarts d'heure, y compris l'allocution du Pape, et que les Cardinaux ont été unanimes pour adhérer à la proposition du Souverain Pontife qui est de prononcer dogmatiquement. Malgré cela, j'éprouve toujours quelque inquiétude, à cause de divers petits propos que j'ai pu entendre. Il ne s'agissait d'abord que de retoucher un peu la Bulle, pour donner satisfaction à un petit nombre d'Évêques qui en avaient manifesté le désir; aujourd'hui un Cardinal me disait qu'il y aurait peut-être aussi une modification dans les termes du décret. J'espère que Dieu nous préservera de ce malheur. Mieux vaudrait ne rien prononcer. Il faut une définition dogmatique très formelle, comme le Pape avait toujours voulu la faire et comme il l'a dit positivement à plusieurs Évêques. Faire autrement, ce serait faire déchoir la très-sainte Vierge de l'apogée où elle est déjà placée, impossible que le Pape ne le sente pas, les choses étant au point où elles sont. Demain, pendant la grand'messe, à laquelle j'assisterai dans la basilique de Saint-Pierre, je vais bien prier ce grand apôtre, pour qu'il assiste et fortifie son successeur, dans cette circonstance si décisive pour la gloire et l'exaltation de Marie notre mère.

Ce même samedi 2 décembre, après ce que nous citons ci-dessus, Mgr de Mazenod écrit:

J'ai adressé encore au Pape une petite lettre, pour lui demander d'établir dans toute l'Église la fête de la consécration de la basilique de Saint-Paul. Il se propose de faire cette belle cérémonie, entouré de tous les Évêques présents à Rome, le lendemain de la fête de l'Immaculée Conception. Je transcris ici cette lettre pour en conserver le souvenir; nous verrons plus tard si elle aura produit l'impression que je désire.

Très-Saint Père,

La seule peine que j'éprouve depuis que je suis à Rome, si près de Votre Sainteté, c'est d'être privé de la consolation de pouvoir, non point aussi souvent que mon cœur le souhaiterait, mais au moins de temps en temps, renouveler à vos pieds l'hommage de mon respect et de mon attachement filial. Je subis avec résignation ce sacrifice que la discrétion m'impose, et je tâche de m'en dédommager autant qu'il est en moi, en me trouvant partout où je puis jouir de votre présence et contempler en votre personne le Vicaire de Jésus-Christ, qu'il m'est si doux de chérir.

N'osant donc pas demander d'être admis auprès de Votre Sainteté avant l'époque de mon départ, je prends la liberté de lui adresser ces lignes, pour lui communiquer avec simplicité une pensée qui me préoccupe.

Votre Sainteté se rappelle peut-être avec quelle joie je recueillis de sa bouche le beau projet qu'elle avait conçu de consacrer la basilique de Saint-Paul, entourée de tant d'Évêques venus à Rome de tout le monde chrétien, dans l'heureuse circonstance qui nous y réunit; je me permis de lui dire de ne pas se laisser arrêter par les petites difficultés qu'on mettrait en avant pour la détourner d'exécuter *un* plan si bien inspiré.

J'ose aujourd'hui vous soumettre une idée qui me semble devoir être comme le complément de la résolution prise par Votre Sainteté. Ce serait, Très-Saint Père, d'établir dans toute l'Église l'office commémoratif de cette magnifique solennité, et d'en faire célébrer l'anniversaire chaque année, comme cela se pratique pour la dédicace des autres grandes basiliques. Les leçons du second nocturne pourraient contenir le récit de ce qui aura lieu dans ce beau jour, et rappelleraient que c'est à la sagesse et à la piété de Votre Sainteté qu'est due l'exécution de cette grande pensée.

En me mettant etc.

Charles-Joseph-Eugène Évêque de Marseille.

Cette lettre est datée du 2 décembre. Le 3<sup>er</sup> dimanche de l'Avent, le Bienheureux écrit: "Mgr Sacrista<sup>4</sup> a bien voulu remettre ma lettre au Pape, qui en a paru satisfait. J'en aurai des nouvelles plus tard."

Le 5 décembre, le *Journal* mentionne une nouvelle lettre au Pape.

Car depuis que je suis à Rome, je ne cesse d'éprouver des alternatives d'espérance et de crainte au sujet de la grande question qui nous y a appelés. Dans ma première audience, le Saint-Père avait daigné me parler de manière à ne me laisser aucun doute sur son intention. Tous les membres des commissions de Théologiens ou de Cardinaux que j'avais vus, parlaient devant moi de manière à me faire comprendre que la question avait été si bien élaborée, qu'il n'y avait rien à craindre, de quelque part que vinssent les difficultés. Cependant, tout en étant d'accord sur le fond de la question, plusieurs Évêques continuent à contester l'opportunité de cette définition. J'ai ce qui m'a déterminé à écrire au Pape une première lettre. Comme j'apprends que l'on parle toujours sur cette question de l'opportunité, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile d'écrire encore une fois au Saint-Père pour le supplier de persévérer dans sa première pensée. Je ne tiens certainement pas à me mettre en avant, mais je regarde comme un devoir de faire tout ce que je puis pour contribuer en quelque chose à la gloire qui doit revenir à la très-sainte Vierge de cette définition, si elle est faite comme le Saint-Père a toujours voulu la faire. Ces notes étant destinées à ceux que le

bon Dieu m'a donné pour enfants, je tiens à ce qu'ils sachent ce qu'a pensé et ce qu'a fait leur Père dans cette circonstance si glorieuse pour notre Immaculée Mère. C'est pour eux que je transcris ici la lettre que j'ai adressée au Pape ce soir même, et que S. Em. le Cardinal secrétaire d'État a bien voulu se charger de lui remettre demain matin.

Très-Saint Père;

Il y a dans votre cœur trop d'indulgence pour que je ne surmonte pas la crainte d'importuner Votre Sainteté, en venant encore une fois déposer à vos pieds mon humble suffrage sur la grande question qui tient en attente l'Église entière.

Je me réjouissais ce matin, en lisant dans la notification de S. Em. Mg' le Cardinal Vicaire, qu'il espérait avec fondement que la croyance à l'Immaculée Conception serait définie comme dogme de foi; mais j'ai appris aussitôt que des Évêques qui ne voulaient pas d'une définition complète avaient l'espoir que leurs idées prévaudraient. J'en ai été consterné; j'oserai dire, Très-Saint Père, que ces Prélats subissent l'influence de craintes trop humaines; ils ne voient pas qu'ils font à l'esprit du siècle une concession malheureuse aux dépens de la gloire de la mère de Dieu et de l'honneur de l'Église.

Ce serait un grand malheur, Très-Saint Père, que leur opinion pût être suivie. Le pouvoir de définir un dogme de foi serait rendu problématique aux yeux de bien des gens qui croiraient que l'Église a, pour ainsi dire, douté d'elle-même et n'ose plus désormais exercer la plénitude de son autorité en matière de croyance. Il importe de prouver le contraire par le fait. Ce serait la meilleure réponse à ceux qui, sur la question présente, ont contesté à l'Église le droit d'une définition dogmatique.

Les ennemis de la religion auraient gain de cause si le Saint-Siège s'arrêtait dans la voie, et diraient qu'il a reculé et qu'il n'a pas eu le courage de ses doctrines. Le protestantisme et l'impiété philosophique dont on a tant de peur, bien à tort, trouveraient là une sorte de signe de faiblesse et de décadence, tandis que si, au contraire, ils en étaient réduits à attaquer dans le principe de l'autorité la définition de l'Immaculée Conception, les controverses qui leur seraient opposées amèneraient par la force de la vérité un triomphe certain et éclatant pour l'Église.

L'opinion que je me permets de combattre devant Votre Sainteté est en contradiction avec l'attente universelle des fidèles; si elle leur était connue, elle en contristerait profondément l'immense majorité. Si cette opinion réussissait à amoindrir en quelque chose la décision attendue et si désirée, elle produirait un désappointement inexprimable après ce qui vient d'avoir lieu à la face de l'univers attentif, et alors que, déjà dans bien des diocèses et dans le mien en particulier, on se prépare aux plus éclatantes manifestations d'une pieuse allégresse.

Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'épiscopat. Mais puisqu'elle a demandé de Gaète le témoignage et le sentiment de tous les Évêques, qui donc aurait le droit de se plaindre de ce que votre décision, Très-Saint Père, est conforme à l'avis de la presque totalité d'entre eux? Les gallicans eux-mêmes, d'après leurs principes, ne le pourraient pas. Comment les Évêques présents à Rome, et qui, après tout, ne représentent qu'eux-mêmes, pourraient-ils penser qu'il y a lieu de déférer à leur sentiment, contre celui de tant de leurs collègues absents qui ont tous opiné, par écrit, pour une décision dogmatique. J'admire qu'ils soient sortis des prescriptions de Votre Sainteté, qui leur avait fait dire de renfermer leurs observations dans ce qui concerne la forme, sans s'occuper du fond. Cette tentative sur le fond de la question, bien que présentée comme une note respectueuse, ne pourrait, selon moi, être admise, sans préjudice pour les droits et la dignité du Saint-Siège, qu'elle a pour objet de faire revenir sur ses pas aux yeux du monde entier et de la postérité.

Enfin, Très-Saint Père, la gloire de la très-sainte Vierge souffrirait aussi une grave atteinte, si dans les circonstances présentes, et au point où la question en est venue, il n'était pas prononcé que la doctrine de l'Immaculée Conception contenue dans le sacré dépôt doit être désormais considérée comme un dogme de foi qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche, en même temps qu'on ne peut le contredire sans encourir les anathèmes de l'Église. Le projet de bulle, si doux et si modéré dans la formule de la pénalité, me paraît devoir être conservé en entier, surtout dans sa dernière partie.

Je vous demande donc à deux genoux, Très-Saint Père, d'être au moins aussi explicite dans ce que vous prononcerez. C'est en ne suivant que vos propres inspirations, qui sont celles du Saint-Esprit, que vous empêcherez la très-sainte Vierge de déchoir dans l'opinion des fidèles, comme cela arriverait aujourd'hui par une décision *indirecte* ou *incomplète*.

Prostemé etc.

Charles-Joseph-Eugène, Évêque de Marseille.

Rome, le 5 décembre 1854.

A la suite de cette transcription, le Bienheureux ajoute: "Je ne sais quel sera le sort de ma lettre; toujours est-il qu'en l'écrivant j'ai cru acquitter une dette de conscience, et je suis heureux de l'avoir fait.

"Au reste, j'ai la confiance que les diverses lettres que j'ai été dans le cas d'adresser à Sa Sainteté ont été bien accueillies et même qu'elles lui ont fait plaisir. Ceci m'a été positivement assuré pour la première par Mgr Pacifici, secrétaire des lettres latines, à qui le Saint-Père daigna la remettre en se servant de termes bienveillants. Mgr Berardi, substitut du secrétaire d'État, m'a dit ce matin que la lettre dans laquelle je demandais au Saint-Père d'établir une fête ou un office pour l'anniversaire de la consécration de la basilique de Saint-Paul, avait dû faire impression, puisqu'il avait reçu l'ordre de s'occuper de cette affaire."

Le 8 décembre 1854 tombait un vendredi, Mgr de Mazonod qui s'attriste du mauvais temps note en son *Journal* que le Pape n'a rien négligé pour que tout concourt à la joie extérieure. Par une notification du Cardinal vicaire, il a prescrit que le jeûne et l'abstinence du vendredi seraient observés aujourd'hui jeudi, veille de la grande fête, en grande rigueur, puisque les œufs et le laitage sont défendus et que, demain, vendredi, on pourrait user librement d'aliments gras, en supprimant le jeûne et l'abstinence pour ce jour de joie et de bonheur.

Et il poursuit: "J'ai observé ce jeûne avec une grande satisfaction dans toute sa rigueur, et ce sera avec la même satisfaction que je ferai gras demain, pensant que j'entrerai par là dans les vues du Saint-Père, en l'honneur de notre bien-aimée et toujours immaculée Mère, Vierge Marie."

Aussi on comprend l'allégresse du Bienheureux quand, "à cinq heures du matin, comme il l'écrit en son *Journal*, j'ouvre ma fenêtre, il n'y a pas un nuage sur l'horizon, il fait un temps superbe. On l'expliquera comme on voudra; pour moi, je ne dis pas précisément que ce soit un miracle, mais je suis dans la ferme persuasion que c'est une grâce spéciale que Dieu a accordée à l'intercession de sa divine Mère dont la fête solennelle eût été inmanquablement troublée par la pluie, si elle avait continué de tomber comme hier et comme cette nuit. Gloire, gloire à Dieu et actions de grâces à Marie! Aussi quelle fête a été celle d'aujourd'hui!"

Vient alors sous la plume de Mgr de Mazenod le récit détaillé de la cérémonie qui commence à huit heures. Elle débute par la procession qui de la chapelle Sixtine descend à Saint-Pierre par le grand escalier et arrive par le portique à la porte du milieu de la basilique. Le Bienheureux "boulant être à portée d'entendre proférer le décret que nos cours attendaient avec tant d'ardeur" avait eu soin, en sa qualité d'ancien, de choisir le banc latéral du trône pontifical élevé au fond du chœur, sous la chaire de Saint-Pierre.

Mais citons ici le témoin lui-même:

Après l'évangile, le moment arrivait d'entendre la voix du suprême Pasteur, prononçant vraiment *ex cathedra* le décret solennel. Jamais pareille réunion ne s'était rencontrée à Saint-Pierre: cent cinquante Évêques de toute nation, auxquels il faut ajouter les vingt et un Évêques du Sacré Collège; les tribunes remplies des plus hauts personnages, la foule se pressant dans toutes les avenues et les alentours du chœur immense de la basilique, l'Église remplie aussi d'un monde prodigieux, parmi lequel tous les militaires de la garnison; tout cet immense peuple dans l'attente du grand événement qui allait se passer sous ses yeux. C'est alors que le Souverain Pontife, élevant sa sonore et belle voix<sup>5</sup>, appela la lumière du Saint-Esprit en entonnant le *Veni, Creator*. Le même cri s'éleva de tous les cœurs, et, au lieu de laisser aux chœurs, selon l'usage, le soin de continuer l'hymne, toutes les voix s'accordant à celle du Pontife répondirent avec transport à l'intonation du Pape. Jamais on n'avait vu chose pareille. Déjà l'émotion était répandue dans l'assemblée des fidèles. Il y avait quelque chose de surnaturel dans cet élan. J'oublie de dire qu'avant l'intonation du *Veni, Creator*, les doyens des Cardinaux, des Archevêques et des Évêques s'étaient présentés aux pieds du trône et avaient postulé à genoux, au nom de l'Église, le décret attendu par l'univers entier. Cette postulation, faite en latin par le Cardinal doyen, et la réponse du Pape, ne sont pas arrivées jusqu'à mes oreilles; mais je m'y joignais du fond de mon cœur, au nom spécialement de mon église et de notre congrégation. Alors le souverain Pontife, vraiment le *summus Pontifex, afflante Spiritu sancto*, se levant, a prononcé le décret infaillible qui déclare et définit ce dogme de foi que la très-sainte Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, par un privilège spécial et la grâce de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, a été préservée et exempte de toute tache de faute originelle. Les larmes ont étouffé la voix du Pontife au moment où il prononçait les paroles infaillibles que l'Esprit-Saint lui mettait sur les lèvres. Je laisse à penser si je partageais cette juste émotion. Il me semblait en ce moment voir le Ciel s'ouvrir sur nos têtes et nous montrer, à découvert, la joie de toute l'Église triomphante s'unissant aux transports de l'Église militante pour fêter avec nous sa Reine et la nôtre, tous les Saints appelés plus avant et plus haut, à cette occasion, dans la gloire par la munificence intarissable de Dieu. Je croyais voir Jésus-Christ Notre-Seigneur félicitant sa divine Mère, et mon grand patron, saint Joseph, en particulier, jouissant du bonheur de son épouse dont il est si près dans le ciel. Je pensais aussi que l'Église souffrante était éclairée en ce même instant d'une lumière divine, que les souffrances de ces âmes étaient suspendues; je dirais presque que le purgatoire se vidait, soit par ce grand nombre d'indulgences plénières que nous appliquons pour leur soulagement, soit plus encore par la clémence du souverain Juge, qui, à l'occasion de la glorification de sa Mère, et pour faire participer cette portion chérie de sa grande famille à la joie générale de l'Église leur faisait grâce de toutes leurs dettes et les appelait aux pieds du trône de leur Mère, pour la remercier de leur délivrance et unir le transport de leur joie à ceux du chœur des Anges et de tous les Saints.

C'est avec ces impressions et d'autres encore qu'il serait trop long de citer ici, que je chantai avec tous les assistants le grand symbole de Nicée.

Je ne dis rien du reste de la messe... Le lendemain de ce beau jour, le Pape convoqua en consistoire secret tous les Cardinaux et Évêques présents à Rome. Nous nous rendîmes au Vatican dans la belle salle destinée à cela. Le Pape, radieux de joie, vint s'asseoir sur l'estrade et, adressant la parole en latin à toute l'assemblée, fit l'allocution dont on nous donna connaissance dès qu'on l'aura imprimée. Je la placerai parmi mes papiers. On la connaîtra mieux en la lisant que par ce que je pourrais citer ici de mémoire. Le Pape lisait très-distinctement avec sa voix sonore qui devait être entendue du fond de la salle, quelque grande qu'elle soit. Je n'ai pas perdu un mot, mon ancienneté me plaçant près du trône d'où le Pape lisait son allocution.

Quand le Saint-Père eut fini, un murmure approbateur se répandit dans toute la salle. Ce premier moment écoulé, le Cardinal de Bonald s'avança au milieu de l'assemblée, et remercia le Pape, en français, au nom de tous les Évêques de notre nation, des bontés que Sa Sainteté nous avait témoignées... Le Pape répondit quelques mots en italien, très bien sentis et exprimés, comme il sait faire. Sur la demande d'un autre Évêque, il nous accorda à tous la faculté de donner la bénédiction papale à nos diocésains, en rentrant dans nos diocèses.

Le lendemain, dimanche 10, le rendez-vous était à l'église de Saint-Paul-hors-des-Murs, que le Pape voulait consacrer, entouré de tous les Évêques venus à Rome de toutes les parties du monde. La cérémonie devait commencer à huit heures... Quoique inachevée, elle avait été parfaitement disposée. Le Pape avait désigné huit Cardinaux pour concourir avec lui à la cérémonie, mais il s'en réserva la plus grande partie. Tout se fit d'une manière entièrement conforme au Pontifical. Après la récitation des sept psaumes de la Pénitence devant l'autel où les saintes reliques étaient exposées, le Pape commença par faire la triple aspersion extérieure de

la façade de l'église. Pendant ce temps, les Cardinaux désignés faisaient cette même aspersion tout autour de l'immense basilique. Cette cérémonie achevée, nous entrâmes, à la suite du Pape, dans l'intérieur de l'église, comme il est marqué dans le Pontifical, en chantant les litanies des saints, pendant lesquelles on répéta, cinq et même six fois certaines *déprécations*. Quelques-unes ne se trouvent pas dans les litanies qu'on chante ordinairement, c'étaient des prières de circonstance. Le Saint-Père consacra l'autel dédié à saint Paul; celui de la confession l'avait été par Grégoire XVI. Il fit ensuite deux onctions sur les murs, tandis que les Cardinaux faisaient les autres. Il avait choisi pour cela presque tous les Cardinaux étrangers; je ne vis d'Italien que le Cardinal Falconieri, Archevêque de Ravenne... Il était près de deux heures quand nous pûmes nous retirer.

### Le *Journal* continue:

Qui m'aurait dit que le bon Mgr Sacrista, qui était plein de santé à la fête du matin, mourrait le soir même d'un coup foudroyant d'apoplexie? Je ne saurais dire combien je regrette cet excellent homme, complaisant et poli pour tout le monde, mais qui avait fait verser la mesure pour moi... J'ai offert pour lui le saint sacrifice de la Messe, les deux jours qui ont suivi sa mort. C'était un témoignage d'affection et de reconnaissance que je regardais comme un devoir de lui donner. Les Évêques assistants au trône pontifical ont été convoqués à ses obsèques, qui ont eu lieu dans l'église de Saint-Louis des Français. Nous n'étions pas une vingtaine, dont cinq seulement Italiens. Nouveau sujet de réflexions pour moi sur le cas qu'il faut faire de ces amitiés de convenance parmi les hommes. Combien il y a peu de cœurs vraiment sensibles sur cette terre. Je l'observe toujours plus. L'indifférence est générale, et les affections bien superficielles. Et cela, non seulement parmi les soi-disant amis de ce monde, mais même dans les familles et parmi les parents.

Le 19, le *Journal* porte: "Mgr l'Archevêque de Paris est venu m'annoncer que le Saint-Père lui avait accordé son cousin, M. Sibour, comme Évêque auxiliaire. S'il avait pu le consacrer ici, il l'aurait fait volontiers; mais l'usage ne permet qu'aux Cardinaux et aux Patriarches de faire cette cérémonie à Rome. On me dit qu'elle aura lieu à Paris, dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, dont M. l'abbé Sibour est curé. Comme de longtemps il n'y aura pas de consistoire, le Saint-Père a bien voulu instituer le nouvel Évêque par un bref qui lui sera remis avant son départ. Mgr l'Archevêque se loue beaucoup des bontés et des prévenances du Saint-Père à son égard."

Sans autre date et après l'allusion à la conversion au catholicisme de l'empereur Alexandre de Russie, Mer de Mazenod mentionne une visite faite par lui à l'Évêque du Mans très gravement malade. Quoique logé à côté de lui au Quirinal, il se contentait de demander plusieurs fois par jour de ses nouvelles pour ne pas lui imposer les fatigues d'une longue conversation. Il ajoute: "Je suis cependant entré chez lui aujourd'hui, et j'ai eu avec lui une conversation assez longue et fort intéressante sur un sujet dont je ne crois pas devoir parler ici. Ce Prélat avait reçu, il y a deux ou trois jours, la visite du Cardinal Antonelli, qui était venu le visiter en son nom et au nom du Saint-Père."

Le 21, jour anniversaire de son ordination, le Bienheureux ne pouvait pas ne pas le mentionner. C'est à l'autel de la tombe de Saint-Pierre qu'il a célébré. Il note: "En sortant de Saint-Pierre, je suis monté chez S. Em. le Cardinal secrétaire d'État, qui m'a reçu immédiatement. La conversation a roulé sur la consécration de l'église Saint-Paul, mais plus particulièrement sur Gaète et sur la part que j'avais dû prendre, à l'époque de la fuite du Saint-Père, aux événements de cette époque. Ce serait assez intéressant pour que je le rapportasse dans une de ces notes, mais le temps me manque pour le faire; ce serait d'ailleurs beaucoup trop long."

Mais l'heure de quitter Rome approche, le 23, Mgr de Mazenod note que l'ambassadeur lui a envoyé ses feuilles de route pour Toulon. Le lendemain, "*veille de Noël*", le *Journal* note:

Je ne me suis pas senti le courage d'aller assister aux offices de la chapelle Sixtine, où le Pape devait officier aux premières vêpres. L'office de la nuit devait commencer à huit heures pour finir à onze, à Sainte-Marie-Majeure; c'est ainsi réglé. La nuit de Noël, le Pape quand il officie, ou le Cardinal qui officie à sa place, comme cela eut lieu cette année, dit la messe avant minuit. Mon intention était d'aller célébrer la quarante-troisième anniversaire de la première messe chez les Dames du Sacré-Cœur. C'est ce que j'ai fait<sup>7</sup>.

A neuf heures, je fus rendu à Saint-Pierre pour l'office pontifical qui devait être célébré par le Saint-Père. Les Cardinaux et les Évêques assistants s'habillent au bas de l'église, d'une manière que je n'ai pas jugée très convenable. Ils quittent leurs *ordinaires* ou la *mantelletta*, pour prendre la chape blanche, et ils entrent, la mitre à la main, dans l'enceinte provisoire que l'on a dressée avec des tapisseries au dedans de la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Le Pape y arrive de son côté par une petite porte qui, du Vatican, s'ouvre près de la chapelle du Très-Saint-Sacrement. Tandis qu'il prend la chape et la tiare, la procession défile, comme je l'ai dit le jour de la fête de l'Immaculée Conception. Le Pape est porté sur le fauteuil appelé la *sede gestatoria*; il avance ainsi majestueusement au milieu de la foule jusqu'à l'autel du Très-Saint-Sacrement, où il descend pour adorer Notre-Seigneur... On se remet ensuite en marche pour se rendre au chœur; chacun y prend sa place. Le Pape va s'asseoir sur le trône placé près de l'autel; c'est là que tous les Cardinaux, les Évêques et les Pénitenciers de Saint-Pierre viennent lui rendre obéissance en se présentant devant lui, les Cardinaux debout, les Évêques à genoux, pour lui baiser la main placée sous la chape et sous l'étole, et les Pénitenciers de Saint-Pierre pour lui baiser la mule. Le Pape entonne ensuite Tierce. Pendant cette partie de l'office il s'habille pour la messe, qui a lieu comme au jour de l'Immaculée Conception, seulement aujourd'hui les Cardinaux diaques, le Prince assistant au trône et les Conservateurs ont communie de sa main. J'ai terminé ma sainte journée en donnant la bénédiction du saint-

Sacrement dans l'église des Dames du Sacré-Cœur.

En rentrant chez moi, j'ai appris que mon vénérable voisin, M<sup>r</sup> Bouvier, Évêque du Mans, était plus mal... On s'est décidé à lui faire administrer le sacrement de l'extrême-onction. C'est le Cardinal de Bonald qui a été invité pour cela. Presque tous les Évêques français qui se trouvent à Rome, sont venus assister à la cérémonie. La nuit n'a pas été bonne et ce matin, 26 décembre, on m'a prié de dire la messe dans son appartement pour lui donner le saint viatique. C'est à quoi je me suis prêté bien volontiers. J'étais heureux de donner cette preuve de mon respect et de ma vénération pour ce saint Évêque, que je vois avec tant de regret sur le point d'être enlevé à l'Église qu'il a si bien servie pendant sa longue vie: il n'a rien moins que mon âge, à une année près. M<sup>r</sup> Tizzani, ce même Évêque qui avait eu des conférences avec lui au sujet de sa théologie, et qui avait conçu pour notre Prélat une estime profonde et une véritable amitié, se trouvait présent à l'administration de ce matin, comme il s'était trouvé hier à la réunion pour l'extrême-onction. Après la communion de ma messe, le Prélat malade a fait sa profession de foi par la bouche de son secrétaire; il était trop faible pour lire une si longue formule, seulement il a prononcé lui-même le serment de la fin et les paroles qui le précèdent. Je lui ai adressé ensuite quelques paroles puisées dans mon cœur, qui ont paru lui faire impression, ainsi qu'aux assistants réunis au pied de son lit, et j'ai donné à cette belle âme le viatique du salut pour son passage à la bienheureuse éternité. J'ai achevé la messe, après laquelle le bon Évêque a exprimé quelques sentiments affectueux pour son diocèse et a témoigné le regret de mourir éloigné de ses ouailles. Il m'a remercié en répétant quelques-unes des paroles que je lui avais adressées. Nous nous sommes retirés bien affectés de l'état grave de ce cher malade qui nous laisse peu d'espoir de guérison.

Le Pape ayant appris la situation du saint Évêque, a voulu lui donner un témoignage de son estime et de sa sympathie; il a fait annoncer sa visite pour trois heures et demie. M<sup>r</sup> Tizzano et moi avons fait les honneurs de l'appartement du malade. Nous sommes allés recevoir le Saint-Père, à son arrivée, dans la grande cour du Quirinal. À peine nous a-t-il aperçus qu'il s'est adressé à moi avec sa bienveillance accoutumée. Nous nous sommes emparés de ses bras pour raider à descendre les escaliers, et nous l'avons accompagné jusqu'à la chambre de M<sup>r</sup> l'Évêque du Mans. Dès qu'il est entré, on lui a présenté le goupillon, avec lequel il a aspergé l'appartement en disant: *Pax huit loco et omnibus habitantibus in eo*. Il s'est approché du malade en lui adressant de bonnes paroles. Nous nous sommes tous retirés pour laisser le Pape seul avec le saint mourant. Il s'est assis près de son lit et il n'est pas resté moins d'une demi-heure avec lui. En sortant, le Saint-Père a recommandé qu'on ne le laissât pas trop parler, parce que cela le fatigue. "Je serais resté deux heures avec lui, a-t-il dit, il aurait toujours parlé, *taro infirma, mais spiritus proliptus est*." J'ai demandé au Saint-Père de permettre à toutes les personnes présentes dans le salon de lui baiser les pieds. Volontiers, a répondu le Pape, mais il a refusé de s'asseoir, disant en riant qu'il ne pouvait plus se retirer du fauteuil, quand il s'y asseyait. Il s'est contenté de s'appuyer, et tout le monde lui a baisé la mule, même les Archevêques de Munich et de Vienne, qui étaient entrés dans le salon. J'avais le bonheur d'être debout à côté du Saint-Père qui nous a dit en plaisantant: "Messeigneurs, portez-vous bien, car Dieu me garde de vous faire pareille visite." Je lui ai répondu: "Très-Saint Père, il serait difficile de ne pas bien se porter, quand on est traité par Votre Sainteté comme nous le sommes" (l'Archevêque de Vienne et celui de Munich, qui étaient présents, sont comme moi au Quirinal aux frais du Pape). Le Saint-Père a repris: "C'est une juste hospitalité." Oui, Très-Saint Père, ai-je répliqué, une hospitalité paternelle et royale. Quelques instants après le Pape s'est retiré. M<sup>r</sup> Tizzano et moi l'avons encore accompagné jusqu'à sa voiture. En passant dans les corridors, il a salué le Cardinal de Bonald, qui s'est trouvé sur son passage, en se rendant chez le malade. Comme le Saint-Père m'avait accordé mon audience de congé pour ce soir, en recevant sa bénédiction et en lui baisant la main, j'ai pris la liberté de lui dire que je n'avais pas mon compte, que j'allais bientôt me prosterner à ses pieds au Vatican. C'est ce que j'ai fait. Je suis rentré dans mon appartement, contigu à celui du saint malade, j'ai changé de costume et je me suis rendu au Vatican, où je suis arrivé immédiatement après le Pape. L'heure indiquée pour l'audience était un peu passée, aussi ai-je trouvé l'antichambre déjà occupée par le Cardinal Baluffi, qui venait prendre congé, le Cardinal Archevêque de Tolède et plusieurs autres Archevêques et Évêques. J'ai compris que, ne devant passer que le cinquième ou le sixième, j'en avais pour longtemps; j'ai pris patience comme les autres et je n'ai rien perdu pour attendre, quand mon tour est venu, le Pape m'ayant retenu plus d'une heure. Il a été dans cette audience comme toujours extrêmement bon pour moi, et m'a accordé tout ce que je lui ai demandé. Je l'ai d'abord remercié de l'hospitalité qu'il a bien voulu exercer à mon égard; je lui ai demandé ensuite l'autel privilégié quotidien, la faculté de donner la bénédiction papale deux fois, dans mes visites pastorales, dans toutes les paroisses de mon diocèse que je visiterais. Je lui ai demandé aussi différentes autres grâces, qu'il m'a accordées avec beaucoup de bienveillance. Les messieurs des conférences de Saint-Vincent de Paul de Marseille m'avaient envoyé pour le Saint-Père, une lettre de félicitation signée par le plus grand nombre d'entre eux, et un album où se trouvait la description de la belle fête qui a eu lieu le 8 décembre dans ma ville épiscopale. Le Pape a paru parcourir avec plaisir tous les dessins qui représentent les illuminations. Je lui ai parlé encore de l'office de la sainte Face<sup>8</sup>, en lui faisant connaître que j'avais écrit à M<sup>r</sup> Lucidi, pour qu'il amenât le Chapitre de Saint-Pierre à en faire la demande. Le Pape a paru assez disposé à nous l'accorder, seulement il désirerait que quelques Évêques se réunissent pour en faire la demande. Avant de me retirer, j'ai demandé au Saint-Père sa bénédiction pour mon diocèse et pour ma double famille. Il a bien voulu me l'accorder *toto corde*, et je me suis retiré, pénétré et ému de toutes les bontés que le Saint-Père avait daigné avoir pour moi.

Rentré au Quirinal, M<sup>r</sup> de Mazenod trouva le "vénérable malade bien avancé dans son agonie, mais conservant toute sa connaissance. Il était, écrit-il, de mon devoir de l'assister dans ce moment suprême. C'est ce que j'ai fait avec une grande consolation." De fait il lui donna, une fois encore l'absolution et continua à lui suggérer de fréquentes oraisons jaculatoires jusqu'à ce que "le vénérable Évêque [se soit] éteint tout doucement comme une lampe à laquelle l'huile vient à manquer."

Le Saint-Père, ayant été averti, note le Bienheureux en son *Journal*, de la bienheureuse mort de notre Prélat, a prononcé sur-le-champ qu'il voulait se charger de ses obsèques et qu'il dirait la messe pour lui aujourd'hui 30. L'Évêque de Montréal (M<sup>r</sup> Bourget) et moi en avons fait autant; nous avons offert l'un et l'autre le saint sacrifice dans la chambre même du défunt, et profitant de mon privilège d'Évêque assistant, j'ai fait dire la messe après moi et devant moi au bon M. Sebaux, pour qui cela a été d'une immense consolation. Maintenant, nous attendons ce que le Pape prescrira. Il a déjà ordonné que les obsèques se feraient mardi, dans l'église des Saints Apôtres. Le corps y sera porté solennellement, accompagné par des centaines de religieux. Le Saint-Père a consenti à ce que M<sup>r</sup> l'Archevêque de Paris, seul Évêque français, avec l'Évêque d'Orléans, qui se trouvera à Rome ce jour-là, fût invité pour faire l'office.

Je pars demain matin [...] Touché jusqu'au fond de l'âme des admirables procédés du Saint-Père à l'égard de notre vénérable Évêque du Mans, j'ai cru devoir lui adresser la lettre suivante:

Très-Saint Père,

Ayant assisté dans ses derniers jours et jusqu'à la fin Mer l'Évêque du Mans, je me suis, dans l'union de cœur qui s'est établie entre l'Évêque mourant et moi, assez identifié avec lui, pour que, profondément touché, ainsi que je le suis, soit de la visite que Votre Sainteté lui a faite à son lit de mort, soit de tout ce qu'elle a ensuite ordonné pour ses funérailles; je me permette de l'en remercier humblement.

Si je n'étais sur le point de me mettre en route pour retourner dans mon diocèse, je me ferais un devoir d'aller porter aux pieds de Votre Sainteté l'expression de ce que je ressens, en voyant comm.; Elle met le comble à toutes les attentions les plus bienveillantes d'une paternelle et auguste hospitalité. Toute la France catholique en sera dans une juste admiration, et l'église du Mans, en particulier, en sera aussi consolée que reconnaissante, j'en ai pour garants les sentiments du secrétaire dévoué du défunt et de quelques autres Prêtres de son diocèse qui l'ont entouré de leurs soins et de leurs prières.

Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je vous demande de nouveau Votre Bénédiction apostolique et suis avec le plus profond respect de Votre Sainteté le très-dévoué fils.

C. J. Eugène, Évêque de Marseille.

Rome, le 30 décembre 1854.

Il tardait à l'Évêque de Marseille de faire connaître publiquement les sentiments dont son cœur, on l'a vu dans les pages du *Journal*, était plein. Mais comme il l'écrivit dès le début du mandement par lequel il communique à ses diocésains les Lettres Apostoliques ou la bulle *Ineffabilis*, il appartenait au Souverain Pontife "de promulguer lui-même, dans tout l'univers, cette parole infaillible que nous avons entendue de sa bouche sacrée. Celui qui l'avait prononcée, sous l'inspiration du Saint-Esprit, devait ensuite nous la donner dans toute sa teneur et dans toute son intégrité; il ne nous convenait point de le devancer et d'être pour vous l'écho précipité de cette voix qui retentissait pourtant d'une manière si puissante dans notre propre cœur. Maintenant, cette voix vient de se reproduire elle-même avec autorité dans les lettres apostoliques que nous avons reçues pour vous les transmettre, et le devoir qu'elles nous imposent, nous le remplissons avec un indicible bonheur."

Il faudrait citer tout ce mandement. Le Bienheureux rappelle que cette définition était l'objet des désirs les plus vifs de son cœur comme de celui de ses diocésains. Puis il félicite ces derniers de ce qu'ils ont fait pour manifester leur joyeuse adhésion à ce nouveau dogme de foi et leur dit que le Pape a été heureux d'en être informé. Reprenant ensuite les paroles mêmes de l'encyclique par lesquelles le Souverain Pontife souligne la portée de la définition, le Bienheureux écrit: "Vous êtes, N.T.C.F., de ces hommes plus éclairés que le monde, qui ont connu l'esprit par lequel se conduit l'Église, et vous en avez loué et glorifié les voies; encore une fois, nous vous en bénissons! Mais vos louanges ne suffisent pas. Il ne suffit même pas de *croire de cœur et de confesser de bouche* la vérité qui, étant proclamée comme révélée de Dieu, est désormais de foi catholique. Il faut aussi que vos âmes s'attachent vivement à cette vérité divine, s'inspirent des sentiments de l'Église pour honorer, invoquer et célébrer dignement la Vierge conçue sans péché, et fassent des efforts pour se relever de leurs chutes et se maintenir dans la pureté de la vie par la persévérance de leurs prières confiées à l'intercession de Celle que les Saints Pères ont appelée la co-rédemptrice du genre humain."

Avant ce mandement publié le 8 février 1855, Mgr de Mazenod avait cru devoir écrire à Pie IX au sujet de la succession de Mgr Bouvier, l'Évêque du Mans décédé à Rome, comme nous l'avons dit plus haut. Ce lui fut l'occasion de revenir sur les sentiments de reconnaissance que son cœur éprouvait à l'égard de Pie IX; il commence ainsi sa lettre, datée du 15 (ou 19) janvier: "Votre Sainteté me permettra de prolonger le bonheur des entretiens qu'elle m'a accordés et de me croire, par une sorte de douce illusion, encore en sa présence pour lui parler des intérêts de la France." Il s'agissait d'obtenir l'intervention du Pape pour faire accepter par les Sulpiciens la nomination de M. Hamon, un des leurs, comme Évêque du Mans. Après avoir demandé pardon à Sa Sainteté de cette ingérence, Mgr de Mazenod poursuit: "En arrivant dans mon diocèse, j'ai éprouvé le besoin d'associer mes diocésains à ma reconnaissance envers Votre Sainteté. Je leur ai raconté ses bontés extrêmes à mon égard pendant mon séjour à Rome, et leur ai dit le paternel intérêt qu'elle prend à l'Église de Marseille. Ils sont entrés dans toutes mes pensées et ils sont heureux, eux-mêmes, de mon inviolable dévouement pour votre personne et pour le Saint-Siège, autant



que de la manière bienveillante dont votre Sainteté a daigné m'accueillir et me traiter sous tous les rapports. Marseille autrefois appelée par Cicéron la sœur de Rome est aujourd'hui la fille la plus soumise et la plus dévouée de l'Église Romaine et de son Pontife également chéri et vénéré; et cela, je m'applaudis de pouvoir le dire avec une entière vérité, sans user de la licence oratoire que se donnait un peu, sans doute, l'orateur romain<sup>9</sup>."

L'accident survenu aux abords de la basilique de Sainte-Agnès, où l'effondrement du sol aurait pu "priver l'Église de son Chef ou qui, du moins, a failli l'affliger de graves blessures", fournit à Mgr de Mazenod un nouvelle occasion de manifester sa piété filiale envers le Pape; dans le mandement publié à l'occasion de la bénédiction de la chapelle provisoire de N.-D.-de-la-Garde, le 22 avril 1855, il écrit:

En voyant s'écrouler sous ses pieds, avec un grand fracas, le sol qui le portait et avec lequel cent autres étaient précipités, il (le Pape) a aussitôt invoqué, selon sa confiance accoutumée, le secours de la Vierge Immaculée, qui Pavait déjà délivré de dangers d'un autre genre, et sa chute à été exempte pour lui de suites fâcheuses. Toute la ville de Rome a été émue de cet événement, et à l'exemple du Souverain Pontife lui-même, tout vrai Romain a remercié le Ciel *d'avoir envoyé ses Anges pour conserver* le Père commun et *empêcher même son pied de heurter contre la pierre*. Les églises de cette capitale ont retenti des accents de la reconnaissance... Mais nous sommes les fils du même Père que les habitants de la Cité Sainte. Nous sommes Romains, nous aussi: *Nous sommes tous concitoyens de Rome*, disait Fénelon, *tout catholique est Romain*. Nous porterons donc devant les saints autels l'expression de nos sentiments et nous y ferons entendre nos actions de grâces pour la protection accordée à Pie IX.

Le même jour, en une lettre personnelle, le Bienheureux exprimait la pensée que cet accident pouvait être "une tentative de l'enfer qui a voulu se venger du coup que Votre Sainteté lui a porté le 8 décembre dernier, mais l'enfer ne peut pas plus prévaloir contre la protection de Marie que contre l'Église elle-même"; puis il pria le Souverain Pontife d'agréer l'hommage de la lettre pastorale par laquelle il est annoncé qu'un "*Te Deum* solennel sera chanté dans le sanctuaire de N.-D. de la Garde et répété dans toutes les églises du diocèse."

Quinze jours plus tard, le 7 mai, Mgr de Mazenod éprouve le besoin de raconter à Sa Sainteté "avec quel empressement les fidèles de Marseille sont venus hier s'associer au chant du *Te Deum*" prescrit pour remercier Dieu d'avoir conservé vos jours précieux." Plus de 60.000 personnes, dit l'Évêque de Marseille, m'avaient suivi à N.-D. de la Garde. J'ai pensé, termine-t-il, qu'il vous serait agréable de recevoir par ces détails un témoignage de l'esprit avec lequel les 240.000 âmes de notre ville ont compris le langage qu'un zèle affectueux et reconnaissant pour Votre Sainteté m'a inspiré à la pensée du danger qu'Elle a couru dans l'événement de Sainte-Agnès."

Marseille, on l'a vu plus haut, avait hautement manifesté sa joie lors de la définition de l'Immaculée Conception. Son Évêque voulut qu'un souvenir durable rappelle cet enthousiasme. Le 8 décembre 1855 il avait posé la première pierre d'un monument commémoratif du décret prononcé à pareil jour l'année précédente. Il s'agissait d'élever une colonne qui porterait à son sommet une statue de Marie Immaculée. La bénédiction de cette colonne, en marbre de Carrare, fut solennellement bénite deux ans plus tard, au jour anniversaire de la proclamation dogmatique. Ce fut l'occasion pour le Bienheureux d'écrire une fois de plus au Souverain Pontife et de rappeler les sentiments que son cœur romain nourrissait pour le Chef de l'Église. Voici le début de la lettre écrite le 9 décembre 1857: "Votre Sainteté a réjoui le ciel et la terre par la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge. De là, pour nous, le devoir d'apporter au pied de Votre Chaire un tribut de reconnaissance en vous donnant la consolation de savoir quelle grande part nous prenons encore à la joie universelle; c'est dans cette pensée, Très-Saint Père, que j'ose vous présenter le récit de la fête célébrée hier à Marseille..."

## Épilogue

Nous croyons qu'il y a peu d'évêques français, durant l'époque que nous étudions, qui ont eu autant de relations, soit directes soit indirectes, avec Pie IX, que Mgr de Mazenod. Le fait est dû, en partie, à la position géographique de Marseille, ce qui, nous l'avons remarqué, permettait au Pape d'appeler le Bienheureux "son voisin" et parfois permettait à celui-ci de servir d'intermédiaire, comme il arriva lors de la persécution en Espagne pour le Cardinal-archevêque de Tolède. Mais il semble bien qu'il faille aussi l'attribuer à l'activité apostolique de Mgr de

Mazenod et à son amour pour l'Église romaine.

Aussi une question vient tout naturellement à l'esprit. Comment se fait-il que Pie IX tellement favorable à notre Bienheureux, puisque, nous l'avons dit plus haut, il était disposé à décorer le diocèse de Marseille du titre d'archevêque, ne l'ait pas créé cardinal?

Après les témoignages de confiance donnés par le Saint-Père, spécialement durant le séjour du Bienheureux à Rome pour la définition de l'Immaculée Conception, ce dernier l'aurait-il par son attitude mécontenté de quelque manière? Les lettres envoyées, à des titres divers, au cours des années 1858 et 1859 portent toutes les mêmes témoignages de filiale soumission et de pieuse reconnaissance "à la personne auguste" du Pasteur suprême<sup>10</sup>. Cependant, une lettre de Mgr de Langalerie, évêque de Belley, écrite de Rome au Bienheureux, disait: "Je viens d'avoir mon audience. Votre Grandeur me permettra-t-elle de lui dire qu'un mandement à l'occasion des dernières plaintes du Souverain Pontife serait d'un bon effet dans les circonstances actuelles?" Mgr de Mazenod écrit alors en son *Journal*, le 24 novembre 1859: "J'ai dû conclure de cette lettre que le Pape avait entretenu l'Évêque de Belley de cette affaire et peut-être s'était plaint de ce que, soi-disant, je n'avais point fait de mandement à ce sujet. On s'était donc préoccupé de mon prétendu silence. J'ai dû, dès lors, ne pas hésiter à satisfaire au désir du chef de l'Église et je me suis, à l'instant, occupé de publier un mandement dans lequel pourtant je dirai que je n'avais pas manqué de satisfaire avant que ce soit, à ce que, comme tout le monde, je regardais comme un devoir. En attendant, j'ai cru devoir répondre sur le champ à la lettre de Mgr de Belley."

Dans ce mandement daté du 24 novembre 1859, Mgr de Mazenod commence par rappeler comment il avait répondu au "cri de douleur qui, de la chaire de Pierre retentissait dans tout l'univers", et de quelle manière Sa Sainteté en avait exprimé sa satisfaction.

Nous ne nous sommes pas, poursuit-il, borné alors à ce premier acte de notre dévouement pour la personne auguste de Pie IX et de notre zèle pour les droits et la dignité du Saint-Siège, qui sont les droits et la dignité de l'Église entière; nous avons élevé la voix au milieu de nos ouailles et, flétrissant la révolte que nous déplorions comme un attentat digne de la réprobation de tout coeur catholique, nous avons mis notre confiance dans la protection du Seigneur qui a toujours, dans le cours des siècles, sauvé l'autorité de son Vicaire et conservé les conditions même temporelles de cette autorité [...]

Notre confiance était, après Dieu, dans l'intervention de l'Empereur, dont les sentiments en faveur de la souveraineté temporelle du Chef de l'Église ne nous ont jamais paru douteux, et qui nourrissait toujours, nous en sommes assuré, la pensée de lui conserver l'intégrité de ses États. Depuis, nos espérances ont été confirmées, et nous avons, à part nous, de nouvelles raisons qui nous autorisent à croire que, malgré les complications qui sont survenues et qui en retardent une solution favorable ont si vivement alarmé le dévouement au Saint-Siège, le jour n'est pas éloigné, où nos vœux seront accomplis. Daigne le Seigneur hâter ce jour, où le meilleur des Pères et le plus doux des Souverains sera dédommagé de l'épreuve douloureuse infligée à son coeur si sensible et si généreux. [...]

Non, la pensée si souvent exprimée par le fils aîné de l'Église pour le maintien des droits temporels du Saint-Siège ne sera pas contredite avec succès; la divine Providence y veillera, et par suite de nos prières, elle épargnera à notre époque un malheur dont la postérité s'indignerait, le malheur de voir les chefs des peuples sanctionner la violence et l'usurpation au grand préjudice de la Religion humiliée et dépouillée dans les droits de celui dont l'histoire raconte que Dieu frappe ceux qui le persécutent et protège ceux qui le protègent.

Les dernières lignes que nous venons de citer du mandement font allusion au Congrès Européen qui devait se tenir à Paris. Et le Pape y devait être représenté par le Secrétaire d'État, le cardinal Antonelli. Ce fut une nouvelle occasion pour l'Évêque de Marseille de manifester ses vrais sentiments à l'égard du Saint-Siège. Nous pensons devoir citer ici, en entier, la lettre que Mgr de Mazenod écrivit, le 23 décembre 1859, à Son Éminence:

Monseigneur,

Les journaux nous annoncent d'une manière positive que Votre Éminence a été choisie pour défendre les intérêts du Saint-Siège au congrès qui va se réunir prochainement à Paris.

J'aurais cru que les droits de cette nature ne pouvaient être soumis à une discussion; mais puisque tel est le bouleversement des idées qu'on a perdu la simple notion du juste et de l'injuste, je me félicite que Votre Éminence, dont les lumières et la sagacité égalent le zèle, prenne en main la défense d'une si sainte cause.

Je m'estime heureux de me trouver sur le passage de Votre Éminence; c'est ce qui m'encourage à vous prier d'accepter de descendre chez moi au Palais Épiscopal en arrivant à Marseille. Votre Éminence s'y reposera [...] Je serai [...] heureux de donner ainsi à Votre Éminence un témoignage public de mon attachement personnel à Votre Éminence et de mon respectueux dévouement pour le Saint-Siège.

Le Bienheureux avait, du reste, continué à garder sa confiance pleine et entière au Pape. Les lettres écrites durant cette période pour obtenir des faveurs ou simplement en hommage nous suffiraient, si nous en doutions. Ne citons que celle du 13 janvier 1858 au Commandeur Jules Barluzzi, en vue d'obtenir la Croix de Commandeur de St-Grégoire pour M. Besson, préfet des Bouches-du-Rhône, et M. Luce, Président du Tribunal de Marseille: "J'ajoute que Sa Sainteté ferait une chose qui me serait infiniment agréable et confirmerait l'opinion où l'on est en France que le Saint-Père m'honore de ses bontés et de sa haute protection en retour de mon dévouement connu pour sa personne sacrée et le Saint-Siège apostolique<sup>11</sup>." Ajoutons ce que le P. Rey écrit à propos de la commission donnée à Mgr Joannin, camérier secret, par le Bienheureux qui l'avait reçu en son évêché. Il s'agissait d'offrir à Pie IX un recueil de cantiques nouveaux et d'en obtenir quelques lignes d'encouragement. La lettre confiée au camérier disait: "Je prête volontiers mon concours pour offrir un pieux hommage à Votre Sainteté". La commission ayant été faite, Mgr Joannin écrit à l'évêque de Marseille, le 17 novembre 1858: "Arrivé à Rome, j'eus le bonheur de faire ma semaine d'antichambre auprès de Sa Sainteté; ce fut une excellente occasion pour m'acquitter de la commission que Votre Grandeur m'avait confiée. Je pense que Sa Sainteté vous en accusera réception. Je vous dirai qu'il l'a reçue avec grand plaisir. Il me dit en souriant: Monseigneur l'Évêque de Marseille veut-il encore, malgré mes nombreuses occupations, m'envoyer à Sainte-Cécile pour me faire chanter?" Il était tout joyeux en me parlant de Votre Grandeur..."

Si le Pape n'a pas élevé l'Évêque de Marseille au cardinalat ce n'est donc pas parce que celui-ci aurait perdu les bonnes grâces de Pie IX. L'on sait que cette élévation fut proposée par l'Empereur, à qui par suite du concordat revenait d'en faire la proposition. Le Bienheureux en fut informé par les indiscretions des journalistes. On alla même jusqu'à indiquer la date du consistoire où le Pape annoncerait l'événement. Aussi les lettres de félicitations ne tardèrent pas à parvenir à l'évêché de Marseille. On comprendra facilement dans quelle délicate position se trouva le Bienheureux qui n'était informé officiellement de rien. Car si l'annonce de cette élévation avait suscité la joie parmi les amis de Me<sup>r</sup> de Mazenod, le retard à la voir se réaliser donnait naissance à des commentaires malveillants. Nous en trouvons l'écho en deux lettres du Bienheureux à celui qu'il appelle son ami, le cardinal Barnabo, l'une du 26 août 1859, l'autre du 27 septembre suivant. Dans la première, le Bienheureux écrit:

...Mais aujourd'hui, je m'adresse à l'ami que depuis tant d'années j'aime de tout cœur et qui de son côté m'a donné tant de preuves de sa bonté. J'estime comme mon devoir de ne pas vous laisser ignorer quelque chose de très grave qui m'arrive [...] En attendant, je souffre [...] J'aurais très à cœur de savoir même avant que n'ait lieu le consistoire, si le S. Père agréé la présentation faite par l'Empereur.

J'attends cette confiance de votre bonté à mon égard. Soyez assuré de ma discrétion. Personne au monde ne le saura avant qu'il ne soit permis de la publier. Mais Votre Éminence comprend combien cette incertitude me pèse dans la position où je me trouve.

Dans la seconde, écrite après le consistoire, l'évêque commence ainsi: "J'accepte avec résignation l'immense humiliation qui me vient d'une main très chère à la face du monde entier." Elle se termine en ces termes:

Je ne dis pas cela pour me plaindre. Dieu m'en garde! Mais c'est pour moi un soulagement que de déposer cette peine dans votre bon cœur! Ici, je ne fais pas même mine de la ressentir. Je répète à tous que les choses doivent aller ainsi dans les circonstances actuelles, et que nous prions encore avec plus de ferveur pour le Saint Père, qui reçoit tant de peines de toutes parts.

On le voit, si grande qu'ait pu être la déception du Bienheureux en apprenant que Pie IX n'avait pas répondu à la proposition de l'Empereur, ses sentiments à l'égard du Saint-Siège ne sont pas changés. Il en sera de même durant les deux années environ qu'il lui reste à vivre.

Ainsi dans la lettre confidentielle qu'il écrit à son ami, le Cardinal Préfet de la Propagande, le 8 novembre, c'est-à-dire six semaines après la tenue du Consistoire, Mgr de Mazenod parle de ce que son dévouement le plus affectueux lui a fait faire en faveur "de la très juste cause du Saint Père." Il s'agit d'une lettre à l'Empereur pour lui rappeler ses promesses au sujet de la souveraineté de Pie IX. Cette lettre au Cardinal Barnabo se termine ainsi: "Bien que cette communication soit toute confidentielle de cœur à cœur, si Votre Éminence croit que la connaissance du fait puisse être de quelque réconfort pour l'âme de notre Pontife que nous aimons

tant, faites ce que vous jugerez bon."

Ces sentiments étaient d'autre part reconnus par le Pape lui-même, qui, le 17 septembre de cette année 1859, écrivait au Bienheureux: "C'est avec une grande joie que nous avons appris, par vos lettres remplies des sentiments les plus dévoués, en date du 6 juillet dernier, les prières et les supplices publiques que vous avez ordonnées dans le but d'obtenir que les calamités de la guerre d'Italie étant repoussées, la paix et la tranquillité soient rétablies dans toute l'étendue de nos États Pontificaux. L'accomplissement de ce devoir dicté par l'affection la plus vive, répond dignement à notre lettre encyclique et à l'allocution que nous avons prononcée le 20 juin en consistoire secret."

Huit jours avant de publier son dernier mandement de Carême dans lequel il revient sur la nécessité de prier pour le maintien de l'indépendance, il écrit une lettre aux curés du diocèse pour leur communiquer l'Encyclique que Pie IX, le 19 janvier 1860, a envoyée aux Évêques du monde entier. "Vous ne pourrez, leur dit-il, lire sans ressentir toutes les émotions d'une filiale douleur, ce récit des peines qui assiègent le cœur du Père commun. Le chef ne peut être si profondément affecté et les membres du corps, qui reçoit de lui la vie, rester exempts de souffrance." Et il conclut: "Daigne le Seigneur nous exaucer et combler son Vicaire de longs jours de consolation et de gloire!"

Citons encore les lignes suivantes du mandement mentionné ci-dessus: "Le même principe qui oblige les chrétiens à aimer leur divin Sauveur dans son Église, les oblige à un attachement surnaturel envers le Souverain (... vers qui) doivent se diriger nos plus hauts sentiments de piété filiale. Il est le Père commun, le Chef de la grande famille des enfants de Dieu sur la terre. Nous ne pouvons pas plus méconnaître ses droits à notre affection qu'à notre obéissance."

Au cours de cette année 1860, le Bienheureux aura encore trois fois l'occasion d'intervenir en faveur de Pie IX. Le 29 juin, c'est pour recommander "l'œuvre du denier de saint Pierre". Les fidèles, dit-il en sa circulaire à ses Coopérateurs, voudront "contribuer à consoler par un nouveau genre d'adhésion le cœur de Pie IX qui fait appel à leur bonne volonté". Cet appel sera renouvelé le 14 octobre, à la suite d'une lettre du Pape sur la nécessité, vu les pénibles circonstances, de cette générosité des fidèles. Cette générosité doit être stimulée, déclare "à ses chers coopérateurs" l'Évêque de Marseille, le 30 novembre: "Vous trouverez, nous n'en doutons pas, une fidèle correspondance parmi ce grand nombre de laïques dont la piété ne recule devant aucun sacrifice, quand il s'agit des intérêts de l'Église (...) C'est à Pierre qui, selon le langage de Bossuet, répétant celui du grand Concile de Chalcédoine, *est toujours vivant dans son siège*, c'est à Pierre que sera faite cette offrande appelée pour cette raison *le denier de Saint-Pierre* et c'est au cœur de Pie IX si digne de recevoir ces consolations égales à ses douleurs que se présentera, comme hommage de notre piété filiale, cette offrande dont le mérite remontera par là-même jusqu'au cœur de Dieu."

Tout cela se trouve confirmé, d'une manière non équivoque, par les dernières lettres échangées entre le Bienheureux et Pie IX. Le 6 janvier 1860, Mgr de Mazenod écrit au Souverain Pontife pour s'excuser de n'avoir pas fait mention de ses "respectueuses condoléances" en envoyant comme hommage le mandement publié pour ordonner de nouvelles prières pour Sa Sainteté, à l'occasion du Congrès européen. Nous y lisons: "J'osai espérer que Votre Sainteté daignerait excuser avec sa bonté accoutumée une précipitation forcée à laquelle je ne cédaï que par le désir d'apporter au plus tôt quelque consolation, s'il m'était possible, à votre cœur si profondément et justement affligé." Il explique ensuite ce qu'il a fait pour la défense des droits du Saint-Siège auprès de l'Empereur. Il dit: "Je me suis demandé ce que je pourrais faire encore pour obéir à mon dévouement pour la Sainte Église Romaine! Ma première lettre rendait ma position délicate envers l'Empereur, cependant j'ai pris le parti de lui écrire une seconde fois". Le Bienheureux termine sa lettre par cette phrase: "Puissé-je, au moins, adoucir un instant les amertumes de votre cœur par l'expression des sentiments de profond respect et de filial dévouement avec lesquels j'implore etc."

La réponse de Pie IX à cette lettre est datée du 28 janvier. Elle apporte au Bienheureux la vraie pensée du Pape et elle lui fut d'un tel prix qu'il voulut sur le champ en faire part à l'Ar-

chevêque de Tours, Mgr Guibert. Le 10 février, il lui écrit: "Je n'attendrai pas, cher ami, de m'être rapproché de toi pour te communiquer partie de la lettre ou du bref que je viens de recevoir du Saint-Père. Jusqu'à présent je n'avais appris qu'officieusement l'agrément du Pape pour mon cardinalat, le bref d'aujourd'hui me fait connaître officiellement la volonté de Sa Sainteté (...) C'est tout ce que je pouvais désirer. Ce bref suffira dans les Archives de la Congrégation pour l'honorer en face de l'Église, qu'importe que je sois vêtu de rouge ou de violet? Adieu, cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur."

Mgr de Mazenod ne pouvait pas laisser la lettre de Pie IX sans manifester à celui-ci combien elle l'avait touché. Le 20 février, il écrit:

Très Saint Père,

Mon premier besoin en venant déposer mes religieux hommages aux pieds de Votre Sainteté est de lui exprimer ma plus profonde gratitude pour la lettre si bienveillante qu'elle a daigné m'adresser, en retour de ce que mon cœur m'inspire de zèle et de dévouement pour sa personne auguste et pour la cause du Saint-Siège. Elle veut bien m'annoncer par un pur mouvement de son extrême bonté qu'Elle m'accordera, dès le moment opportun, la plus grande récompense qu'Elle puisse décerner à ce qu'Elle a l'excessive indulgence d'appeler mon mérite. Votre Sainteté a surpassé, par cette précieuse communication, tous mes vœux et me fait jouir d'avance d'une grâce dont Elle double le prix si grand pour moi, soit à cause du Souverain Pontife qui veut en être l'auteur, soit à cause du Saint-Siège qui fut toute ma vie à la tête de mes constantes affections pour l'Église, soit à cause de ma famille spirituelle des Oblats de Marie Immaculée qui en recevra, ainsi que mon diocèse, un lustre des plus éclatants. Aussi ai-je été pénétré par votre lettre d'un indicible sentiment, semblable à celui que j'éprouverais si le Seigneur me révélait qu'il est content de moi."

C'est donc uniquement par suite des événements politiques que l'élévation au cardinalat n'a pu avoir lieu. Le cardinal Antonelli le fit remarquer à l'ambassadeur de France qui s'était plaint du retard mis "à l'exécution d'une promesse"; il lui répondit que vu "l'affligeante situation où se trouvait le Saint-Siège", il ne paraissait pas opportun à Sa Sainteté de créer de nouveaux cardinaux.

Ce ne sera qu'après la mort du Bienheureux que, la situation politique s'étant éclaircie, Pie IX procédera à la nomination de cardinaux. Si le Bienheureux a pu ne pas comprendre les atermoiements de Pie IX, comme il s'en exprime à Mgr Guibert<sup>2</sup>, rien ne changea dans ses intimes sentiments envers le Père Commun. Jusqu'au bout il demeurera fidèle à son attachement au chef de l'Église. C'est pour elle et pour lui qu'il accepte d'être "sur la croix" et de "s'y tenir". A plusieurs reprises durant sa maladie il voudra faire savoir au Saint-Père "l'expression de son filial dévouement". "Une de ses dernières joies sera la bénédiction que lui envoyait *in extremis* le Saint-Père."

De son côté, le Souverain Pontife, en dépit des fluctuations contradictoires de la politique, garda son estime pour le Bienheureux. Rien ne le prouve mieux que ce qu'il écrivit *propria manu*, en réponse à la lettre par laquelle Mgr Jeancard lui annonçait la mort de l'évêque de Marseille: "Nous sommes profondément affligé de la mort de ce Prélat qui, distingué par son rare amour pour la religion, sa piété et son zèle sacerdotal, s'honorait encore au plus haut degré par sa fidélité, son attachement et sa respectueuse obéissance pour nous et cette chaire de Pierre. Nous n'avons pas omis, dans nos prières et sacrifices, de recommander humblement et avec instance l'âme du défunt au Père très clément de miséricorde, afin que si quelque chose d'humain faisait tache en elle et lui restait encore à expier il lui accorde une très bénigne indulgence dans la gloire du royaume céleste."

Henri VERKIN, O.M.I. *Maison Générale, Rome*

Notes:

1 Fernand JETTÉ, *Le charisme oblat, hier et aujourd'hui*, Ms., avril 1975.

2 Mgr JEANCARD, *Mélanges historiques...*, Tours, 1872, p. 70-72.

3 Mgr Jean LEFLON, *Eugène de Mazenod*, t. III, p. 790.

4 Il s'agit de Msr Jh.-M. Castellani, évêque titulaire de Porphyre. Mgr de Mazenod ne le désigne que sous ce nom en son *Journal*. Voir Henri VERKIN, o.m.i., *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Tables analytiques générales 1862-1961*, [Rome, Maison générale, 1873/1975], vol. I, 2, p. 237.

- 5 "Voici venu le moment solennel. Le pape s'assied au trône pour recevoir la mitre, puis se lève, et, du trône, d'une voix grave et sonore, prononce le décret de la définition dogmatique." Pierre FERNESOLLE, *Pie IX, Pape*, Paris, P. Lethielleux, [ 1960] , vol. 1, p. 264.
- 6 Voir Henri VERKIN, o.m.i., *Mer de Mazenod et les anniversaires de son ordination et de sa première messe*, dans *Etudes Oblates*, 27 (1968), p. 41-76.
- 7 Voir Henri VERKIN, o.m.i., art. *cit.*, p. 73.
- 8 Mgr de Mazenod demandait de pouvoir reprendre dans le *Propre* de Marseille l'ancien office et la messe en l'honneur de la Sainte Face. Il avait écrit une lettre à Mgr Lucidi, Chanoine de Saint-Pierre, pour que celui-ci obtienne du Chapitre de la Basilique qu'il appuie, en la faisant sienne, sa demande qui n'avait pas eu l'agrément du secrétaire de la Congrégation des rites. Le texte de cette lettre est inséré dans le *Journal* de Mgr de Mazenod à la date du 23 décembre.
- 9 *Epistulce latince (posizioni e minute)* 1855, n. 28 (Arch. segr. Vat.).
- 10 Voir 13 janvier, 3 février, 12 février, 12 septembre 1858; 6 juillet 1859. Voir aussi la lettre au Commandeur Barluzzi, 14 octobre 1859, citée plus loin.
- 10 Voir 13 janvier, 3 février, 12 février, 12 septembre 1858; 6 juillet 1859. Voir aussi la lettre au Commandeur Barluzzi, 14 octobre 1859, citée plus loin.
- 12 "Pour ce qui me concerne, il n'y a rien à espérer. Le Pape a établi, en principe, que l'Eglise romaine étant dans la douleur, il ne convenait pas de se réjouir. Il me semble que rien ne serait plus facile que de supprimer, en ce temps de deuil et les illuminations et les orchestres, soit dit pour la promotion des cardinaux italiens! Mais pour moi, je comprends qu'il y a une autre raison insurmontable qui est de ne pas accorder au souverain que l'on regarde comme l'auteur de tous des maux — le Pape s'en explique à tout venant — auquel de plus il faudrait envoyer la barrette par un ablégat qui aurait un discours à lui faire. Et que lui dire en l'état des choses? Je sais que dans le cas d'une promotion générale, je pourrais y être compris sans préambule, et puisqu'il n'y a rien qui me soit personnel (le Pape pourrait) me préconiser comme venant de lui, mais il ne le fera pas. Je t'assure que je ne m'en mets nullement en peine. Aussi n'ai-je jamais rappelé ma position ni au ministre ni à l'Empereur pour éviter d'envenimer des rapports déjà assez tendus." Lettre citée par Achille REY, o.m.i., *Histoire de Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille*, Marseille, Imprimerie Marseillaise, 1928, vol. 2, p. 807-808.